

Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3^e Année 29/140 -

1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

16 Janvier 1930

DETECTIVE

Le grand hebdomadaire de faits-divers

La clef du mystère



DESLYS-NAVREBAIL

Edwidge (ci-dessus à gauche) et Gaby (ci-dessus à droite) en 1902. Au centre : Gaby en pleine gloire.
(Lire, pages 8 et 9, les révélations de Henri DANJOU.)

LA LANTERNE SOURDE

DEVOIR CIVIQUE

Il s'est passé, l'autre jour, à la Cour d'assises de la Seine, un incident dont personne ne semble avoir discerné l'importance et qui est cependant significatif d'un état d'esprit déplorable et inquiétant.

Au moment où s'effectuait le tirage au sort du jury, un des jurés, prenant à partie assez vivement le président, s'écria : « Est-ce qu'on ne va pas bientôt augmenter notre tarif... Si l'on croit que je vais me déranger pendant les quinze jours que dure la session avec ce traitement dérisoire !... »

A quoi le président, sans relever l'inconvenance de l'algare, répondit avec une modération courtoise : « Assurément, monsieur le juré, l'indemnité qui vous est accordée est faible ; mais elle ne constitue pas un traitement ; elle n'est qu'une indemnité... Ausurplus, vous accomplissez ici un devoir civique... »

Cet incident est grave, parce qu'il révèle la singulière conception que se font de leur rôle certains jurés : s'ils sont enchantés de juger les procès qui laissent entrevoir des débats scandaleux, de vives controverses politiques, ou qui prennent leur intérêt par la présence d'un défenseur réputé, ils dédaignent, par contre, de prêter leur concours à la Justice, lorsqu'il ne s'agit de juger qu'un crime banal, comme si l'ordre public n'était pas également intéressé par le crime d'un chiffonnier que par celui d'une femme du monde, meurtrière de son mari ou de son amant...

Il suffit de connaître tant soit peu les coulisses de la cour d'assises pour savoir ce qui s'y passe couramment : avant l'audience, l'avocat général ou le défenseur, qui ont un droit égal de récusation, reçoivent la carte de tel ou tel juré, les priant de bien vouloir le récuser, tout simplement parce que « ça le gênerait de perdre son après-midi... »

Et la faiblesse, une sorte de politesse mal comprise ou la crainte d'indisposer le juré, s'il venait à être, contre son gré, tiré au sort, font que la récusation est accordée sans être autrement motivée que par une raison de convenance personnelle.

D'inconvenance, faudrait-il dire. Comme si le devoir du juré pouvait être comparé à une invitation mondaine, à laquelle on ne tient pas à se rendre !...

Ici apparaît donc, très net, un affaïssement de la conscience publique ; on n'eût jamais osé, autrefois, se dégager d'un devoir civique, aussi grave, sous un prétexte aussi léger.

Encore, si l'on n'avait qu'à enregistrer ce lamentable affaïssement moral, le mal serait plutôt théorique et on le déplorerait « au nom des grands principes » ; mais des grands principes seulement.

En réalité, le mal existe dans la pratique, et il ne faut pas chercher d'autre explication à tant de verdicts scandaleux et imbéciles que dans une composition du jury rendu médiocre par la défaillance d'hommes instruits, intelligents, que leur expérience et leur compré-

hension de la vie désignaient plus particulièrement au rôle de juges...

Et ceux-là se fichent de leur rôle ! Ce qui ne les empêchera d'ailleurs pas, le lendemain d'un verdict ahurissant, de le critiquer dans les salons, de donner leur avis sur les problèmes sociaux, sur l'accroissement de la criminalité...

Il y a donc, pour reprendre le mot trop connu d'un garde des sceaux et pour l'appliquer à d'autres juges qu'à ceux auxquels il était destiné quelque chose de « pourri » dans l'état d'esprit du juré...

Il ne faut pas critiquer l'institution, comme on l'a fait trop fréquemment ces temps derniers dans des enquêtes qui prétendaient à être de vastes et judicieuses consultations publiques et qui se contentaient le plus souvent d'enregistrer les déclarations puériles de gens ignorants... En soi, l'institution du jury est excellente. On n'en peut trouver de meilleure pour juger les procès criminels.

Mais il ne faut plus tolérer de dérobaie et que les plus aptes parmi les citoyens à remplir le métier de juges se défilent devant cette obligation...

Il semble d'ailleurs, si l'on veut contrôler ces critiques par la réalité la plus proche, qu'une amélioration sensible, due à l'influence bienfaisante de la presse, se manifeste, surtout à Paris, qui, jusqu'ici, s'était particulièrement signalé par l'incohérence et la lâcheté de ses verdicts.

Depuis le début de l'année judiciaire, le jury de la Seine, ému par les avertissements qui, de tous côtés, lui étaient donnés, a réagi.

Un effort de justice apparaît. Il faut souhaiter qu'il se maintienne.

Nous rappelons à ceux de nos correspondants qui ont, soit des articles, soit des documents photographiques à nous soumettre, de vouloir bien les adresser à la Direction de « Détective » 35, rue Madame, Paris (6^e). Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Divorces américains

La femme d'un ingénieur de Boston, âgée de 32 ans, a donné comme motif de sa demande de divorce le fait que son mari est abonné à 1.000 journaux et revues américains, et donne tout son temps à la lecture et ne trouve pas une minute pour se consacrer à sa famille.

Le juge a trouvé que la femme de ce lecteur idéal avait raison et a obtenu du mari la promesse qu'il se contenterait à l'avenir de 100 journaux et donnerait au moins 4 heures par jour à sa femme.

La plainte a été retirée.

Humanité

Almazian était conduit samedi dernier chez M. de Gentile, juge d'instruction, qui devait le confronter avec plusieurs inspecteurs de police.

Le taillleur était conduit, menottes au poing, par un garde municipal...

Il avait obtenu l'autorisation d'embrasser un de ses enfants, qui était venu au Palais accompagné de sa mère.

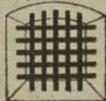
Soudain apparut M^{me} Jane Rospars-Légrand, la femme de l'avocat d'Almazian et sa plus dévouée collaboratrice dans l'âpre défense qu'il assume.

M^{me} Jane Rospars-Légrand aperçut les menottes ; elle trembla ; si l'enfant voyait son père, enchaîné !...

— Le petit est là, à côté... dit-elle.

El aussitôt, avec une délicatesse d'autant plus touchante qu'elle n'avait pas été sollicitée, le garde enleva les menottes et le taillleur de la rue Saint-Gilles, libéré de sa chaîne, prit l'enfant dans ses bras.

Quand le petit se fut éloigné, Almazian serra en pleurant les mains du garde qui était aussi ému que lui.



Je suis morte

Le dossier d'une récente affaire de meurtre et suicide contient, dit un confrère allemand, le procès-verbal suivant :

« ... Mon mari a tiré contre moi trois coups de revolver. Je suis tombée sur le lit, perdant le sang à flot, mais j'ai vu que mon mari retournait l'arme contre lui-même. Avant de tirer, il m'a demandé : « Es-tu aussi morte ? » Comme il était très excité et que je craignais de le contredire, j'ai répondu : « Oui, mon cher Gottfried ! » Alors, tranquilisé par ma réponse, il s'est suicidé ! »



Adultère lithuanien

Le journal officiel lithuanien a publié dernièrement l'annonce suivante, signée par Mme Vilkanskas, femme d'un honorable bourgeois de Kovno :

« Considérant les bruits déshonorants qui courent sur mon compte, et pour tranquilliser ma propre conscience, je déclare librement et publiquement que je répudie mon passé. Comme le mensonge et la félonie m'indignent, je regrette ici mon infidélité. J'ai tout avoué à mon mari et il m'a pardonné. Je lui serai fidèle dans l'avenir et je réparerai le dommage moral que je lui ai causé. »

— Ces lithuanienues sont rudement courageuses, dis-je à un mien ami.

— Et les lithuanienues alors ! me répondit-il.

Mœurs judiciaires

Quatre jours avant son procès, Philipponet, l'assassin de M. Bayle, le regretté directeur de l'Identité judiciaire, a changé d'avocat.

Cependant, Philipponet avait eu en M^{re} Boccaccio, son avocat de toujours, une confiance suffisante pour le prier de l'assister pendant tout le cours de l'instruction.

Vu du dehors, ce petit fait ne prendra aucune signification mais, pour ceux qui connaissent le Palais, il en dit long.

L'infortuné M^{re} Boccaccio qui comptait sur l'affaire Philipponet pour acquérir une certaine renommée, ne cache pas son indignation.



Les beaux testaments

Un riche agent de change de New-York vient de mourir laissant à sa famille le testament suivant :

« A ma femme, je laisse un amant et l'assurance que je n'étais pas aussi naïf que j'en avais l'air.

« A mon fils, je laisse la possibilité de travailler. Pendant 35 ans, il a cru que ce soin n'incombait qu'à moi seul.

« A ma fille, je laisse 100.000 dollars ; elle en aura bien besoin, car la seule bonne affaire que son mari ait jamais faite c'est de l'avoir épousée.

« A mon valet de chambre, je laisse tous les vêtements qu'il m'a volés pendant les dix dernières années.

« A mon chauffeur, je laisse mes voitures. Il les a presque complètement éreintées, je ne voudrais pas le priver du plaisir de les achever. »



Au procès Hanau-Anquetil

Mme Hanau fut étourdissante ; elle eut de l'esprit, de la bonne humeur, elle se mit en colère, elle dit à Anquetil, à qui elle a juré une lutte à mort, des « choses fort désagréables », ainsi que l'avait fait prévoir le président Gaullier.

On s'écrasait à l'audience de la 11^e chambre correctionnelle, provisoirement transportée dans la salle de la 10^e, plus vaste.

Les chroniqueurs judiciaires étaient parqués dans le box des détenus...

Mimoun Amar, assis à côté d'Anquetil, avait l'air très ennuyé. Il ne s'exprimait pas aussi bien que Marthe Hanau et que l'ancien directeur de La Rumeur. Il eut même des mots malheureux... ou heureux.

C'est ainsi que, parlant de Mme Hanau, il dit : « Elle s'est donnée à moi, corps et âme... »

Il voulait dire par là qu'elle lui avait fait ses confidences.

Mais la « Présidente » avait eu un instant d'émotion.

PASSE-PARTOUT.

IMAGES CACHÉES



Francis Carco

Qui a dit que « Montmartre » est fini ? Il ne s'agit que de s'y laisser conduire par des hommes qui en ont la curiosité, le goût, et qui savent en communiquer le mystère. Les lecteurs de *Détective* le savent bien, qui lisent depuis plusieurs semaines *Nuits de Montmartre*, avec une attention passionnée.

Qu'ils prennent encore comme guide, en lisant son dernier livre, *Images cachées*, du grand écrivain qu'est Francis Carco, l'auteur célèbre de *Jésus-la-Caille*, de *l'Homme traqué*, de *Rien qu'une Femme*, et qui soulève à chaque pas une atmosphère de mystère à laquelle personne ne peut échapper. Qui n'a pas senti peser sur lui, après avoir lu sa *Rue Pigalle*, le regard mortel de ses trois poupées maléfiques, le désespoir et l'ombre de la drogue ?

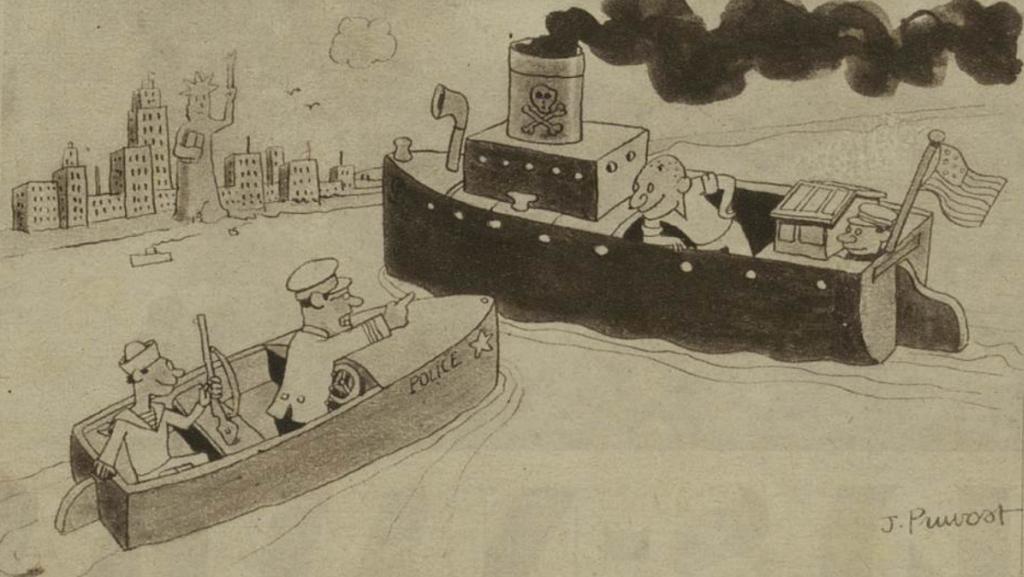
L'image la plus cachée n'échappe pas à son regard. Mais il sait en ménager les reflets obscurs, et son génie lui prête une résonance, une hallucination qui ne sont qu'à lui.

Rue Foyatier, on chercherait en vain les traces du bizarre cabaret tenu par M. Tagada. Quant à « Roland's », au « Tréfle Rose », ou à cette équivoque maison du faubourg Saint-Martin, de récents règlements de police les ont, pour ainsi dire, supprimés, et le patron lui-même de « La Java » n'est plus. Il fut tué dans une bagarre que les journaux ont relatée le lendemain du drame dans sa sanglante brutalité... dit M. Francis Carco dans sa préface.

Avec la sincérité de son art, il ne recule pas devant pareils souvenirs : « Si délicate que soit en pareil cas — écrit-il — la tâche d'un écrivain, elle exige de savoir pleinement la vérité. Tout est là. C'est moins l'explication d'une tare ou sa justification qui compte, que cette tare elle-même, à condition de l'aborder franchement dans sa totale, son inconsciente réalité... »

N'est-ce pas, formulée par l'un des maîtres de la littérature d'aujourd'hui, la devise même de *Détective* ?

Joseph PEYRÉ.



... Ho, du Canot !... pas d'alcool à bord ?...
— Si. Le capitaine a un fœtus dans sa cabine.

DÉTECTIVE

RÉDACTION
ADMINISTRATION

35, Rue Madame
PARIS - VI^e

Téléphone : LITRÉ, 32-11

GEORGE KESSEL

Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

1 an 6 mois

France et Colonies.....	55,»	28,»
Étranger		
Tarif A.....	72,»	37,»
Étranger		
Tarif B.....	82,»	43,»

Compte Chèque Postal
n° 1298-37

(De notre correspondant particulier).

UN après l'autre, les quartiers appelaient : — Allô Central?... Ici Neucoln ; le service d'ordre est débordé. Sans nouvelles des brigades cyclistes 7 et 11...

— Ici le commissariat 37. Je suis seul depuis plus d'une heure : tous mes hommes sont aux brasseries... Les rixes se multiplient. Je ne répons plus de l'ordre !

— Rupinenstrasse ! On signale un homme relevé à l'angle de la rue, un poignard entre les épaules. Pas une voiture d'ambulance !

— Le Central, le Central ? Une bagarre éclate à Tempelhofstrasse : la foule attaque un restaurant. Déjà trois blessés graves. Je n'ai plus un homme !

— Plus un homme, plus un homme ! grommela le commissaire divisionnaire qui n'arrivait plus à faire face aux appels des commissariats de quartier. Mais toute la police de Berlin n'y suffirait pas !

C'était, en effet, à Berlin, la nuit du Nouvel An, et la bière alcoolisée, lourde, coulant à flots des fontaines et des tonneaux des brasseries, roulait à travers les rues son épaisse vague d'ivresse.

Aux quatre coins de l'immense ville, le désordre allumait de dangereux foyers. Combles à sauter, les restaurants et les cafés regorgeaient, repoussant jusqu'au milieu des chaussées, par delà le cercle de leurs feux, une vague qui ne cédait que pour revenir plus compacte, et dont la masse aveugle semblait devoir noyer les glaces, les éteindre.

Dans les silences des orchestres, un bruit lointain de fusillade, porté par le vent des marais de la Sprée, ébranlait les verres et les vitres.

— L'ouvrier Lange, pris de folie, se met à tirer dans la foule... Nous arrivons trop tard pour empêcher le lynchage. Il est transporté à l'hôpital, grièvement blessé...

— L'ouvrier Betsch est tué d'un coup de couteau !

— L'ouvrier Gotchald reçoit un coup de revolver dans la poitrine...

— Une rixe sanglante éclate à Weidnweg ! Une autre à Koppenstrasse !

Les messages d'alarme se succédaient comme des éclairs. Mais ce ne fut que vers trois heures vingt, lorsque le téléphone signala l'attaque d'une grande bijouterie de Wintergarten, que les chefs d'état-major de la police sautèrent dans les voitures qui, mobilisées en hâte, tournaient au ralenti sous les fenêtres du Central.

Cependant, profitant de l'absence de l'agent à Friedrichstrasse, un inconnu prenait en main la direction de la circulation. Obéissant à ses coups de sifflet, à ses signaux de sémaphore, les Mercedes, les Benz, les taxis venus en sens inverse s'abordaient, se heurtaient comme deux flots, et, dans un déchaînement de klaxons et de trompes, qui semblaient la voix d'une ville de folie, semblaient près de se dresser les uns contre les autres, pour retomber, vagues brisées.

Mais une note plus aiguë, un appel sinistre de panique, déchirait la nuit. Pour la vingtième fois, les voitures rouges des pompiers portaient au paroxysme le désordre, en fonçant vers d'imaginaires incendies.

Lorsqu'on fit, au matin, le bilan de cette nuit de liesse, qui avait laissé la ville engourdie de torpeur, on trouva que les pompiers avaient été appelés soixante fois par de mauvais plaisants.



Mais il n'y eut pas, dans cette nuit de fête, lourde de l'inconnu et des mystérieuses promesses d'une autre année, que la gaité pesante des brasseries, son ivresse trouble et sa lie.

Evitant les terrasses des cafés et leur rumeur brutale, suivant le trottoir opposé, dont l'ombre la protégeait, une jeune fille, sur le conseil d'une amie qui savait ses goûts, était allée au cinéma voir « Sonny Boy ».

« Sonny Boy », quel film pourrait mieux émouvoir une jeune fille sentimentale, quelle voix mieux que la voix pathétique, le sanglot déchirant d'Al Jolson, saurait trouver le chemin de son cœur !

« There are grey skies ».

« You may be blue... »

Vous pouvez être triste aussi, petite fille, vous qui savez votre histoire d'amour... Comment résister à la sollicitation de ce sanglot ! La jeune fille y céda, et, dans le trouble de ses larmes, se serra peut-être un peu contre son voisin, qui se fit un devoir de la consoler.

— Mais vous avez la fièvre ! lui dit-il.

— La fièvre ?

— Votre cœur bat tellement !... Mais oui ! Avec le froid qu'il fait, il faut se méfier. Nous allons entrer dans ce café : vous boirez quelque chose qui vous remettra.

La jeune fille se laissa convaincre. Ils entrèrent au café, où son compagnon de fortune lui fit servir, coup sur coup, trois verres de cognac. Puis, après lui avoir plusieurs fois tâté le pouls, il mit, pour l'ausculter, la tête contre son sein, et la pressa doucement contre lui. Elle ne se rendait plus bien compte.

— Mon petit — lui assura-t-il alors — je ne suis pas tranquille : votre cœur ne va pas. Il vous faut absolument un piqûre !

— Une piqûre ? Vous êtes médecin ? lui demanda la jeune fille, à travers ses yeux de myosotis.

— Mais bien sûr. Vous allez venir chez moi. La petite malade dut prendre encore deux verres de cognac. Puis elle suivit son médecin.

Depuis ce moment, malgré le froid de la nuit qui aurait dû la saisir au sortir du café, et la dégriser quelque peu, ses souvenirs restent troubles.

Le « médecin » insistait.

Elle se rappelle seulement, après de longues hésitations, avoir consenti à monter chez lui. D'ailleurs, elle éprouvait à ce moment-là un réel malaise.

— Une petite piqûre, et il n'y paraîtra plus... lui dit son compagnon de Saint-Sylvestre en apprêtant devant elle une seringue à injections dont l'éclat nickelé faisait le dernier point brillant dans la demi-obscurité de ses souvenirs.

La piqûre... puis elle se laissa tomber, chavirée.

Au matin du premier jour de l'an, elle se retrouva étendue sur un lit, dans une chambre qu'elle ne connaissait pas, où il lui sembla qu'elle n'était jamais entrée.

Elle était seule...

Son sommeil n'avait pas été troublé. Son sac à main était intact à côté d'elle. Il n'y manquait que la clef de l'appartement de ses parents.

Une heure après, elle rentrait chez elle, et trouvait l'appartement cambriolé ! Pour les larmes de « Sonny Boy » !



(Arrangement par P. Lagarrigue.)



Visages souriants des croupiers...

Notre collaboratrice, Madame Claude Valmont, qui va publier les Révélations d'un suicidé de Monte-Carlo, a bien voulu faire pour les lecteurs de Détective le récit de quelques-uns des souvenirs de son enquête.

Les photographies qui illustrent cet article ont été prises avec un appareil spécial, qui a permis de déjouer la surveillance des huissiers et des commissaires. On sait en effet que la prise de vues de pareils documents est formellement interdite à Monte-Carlo et dans les casinos.

Une famille de métèques

DEPUIS mon arrivée sur le territoire de la Principauté, je me sentais l'objet d'une surveillance indiscrète. Chaque joueur, chaque voyageur serait-il soumis à une inquisition spéciale? Les propriétaires de la pension de famille où j'étais descendue joignaient-ils à leur profession d'obscures attributions de police? Toujours est-il que je les quittai dans les quarante-huit heures pour m'installer à l'Hôtel X.

Je venais à peine d'entrer dans le hall que le gérant s'empressa:

— Madame, je vais vous faire accompagner! Mais, dansant au-devant de moi, comme un torero qui essaie d'aveugler sa victime, il avait trop l'air de vouloir me cacher quelque chose.

— Merci, j'ai un télégramme à faire, lui répondis-je.

Ma méfiance et ma curiosité furent récompensées: je vis deux hommes, qui ne pouvaient être que des policiers, entrer à leur tour dans l'hôtel encadrant un métèque aux cheveux crépus, au teint olivâtre, que j'avais déjà remarqué dans les salles de jeu. On m'avait dit:

— C'est un général péruvien depuis un mois à Monte-Carlo, avec sa femme et ses deux fils. La colère semblait l'étouffer. Il roulait des yeux blancs comme des billes.

Le groupe était encore à mi-chemin de la cage de l'ascenseur que l'épouse du général péruvien, qui avait brusquement découpé sa tête de macaque sur la balustrade de l'entresol, dévala les marches de l'escalier, et s'arrachant les cheveux à deux mains:

— Dios mio! Dios mio! gémit-elle, pour passer aussitôt aux injures à l'adresse des policiers, aux plus véhémentes injures.

Mais déjà, vive comme une truite de torrent malgré sa ligne empâtée, elle remontait l'escalier quatre à quatre, pour apparaître de nouveau, statue de la Maternité sur son socle, ses deux fils serrés sur son cœur.

— Pobrecitos! (pauvres enfants qu'on veut priver de leur illustre père!).

Depuis que sa femme criait pour lui, le général péruvien s'était tu. Les deux policiers hésitaient. Tout l'hôtel était amente.

Ce fut alors qu'un inconnu, qui était très beau, drapé dans une cape du soir, fendit la foule, gravit les marches qui le séparaient de l'allégorie et, d'un revers de main, fit tomber de la tête de l'épouse offensée sa magnifique chevelure en ailes de corbeau.

Le postiche vola par-dessus la rampe, et la Péruvienne eut des traits de joli garçon, des cheveux blonds rasés aux tempes de danseur nord américain.

Deux autres policiers, qui étaient entrés à la suite du gentleman, emmenèrent l'homme déguisé en femme, et ses deux fils adoptifs.

Quant au général péruvien, il s'était laissé tomber sur un bras de fauteuil.

— Vous ne me reconnaissez pas? — lui demanda, avec une courtoisie de station mondaine, le gentleman-détective en cape du soir. — Rappelez-vous Biarritz...

Le général haussa les épaules.

— Mais vous n'étiez pas encore marié! Mes félicitations: « elle » est très belle! — ajouta le détective ironique, en montrant l'homme-

femme solidement encadré, dont le courant d'air de l'entrée froissait la petite robe plissée.

L'instant d'après, les deux complices et leurs « apprentis » prenaient le chemin du poste.

— Je sais maintenant où sont passés mes couverts! — murmura le propriétaire, mi-satisfait, mi-fâché, à cause du scandale en plein hall.

En rentrant dans leurs chambres, plus de dix voyageurs trouvèrent leurs malles ouvertes, leurs mallettes éventrées...

— Vous en verrez bien d'autres! — me confia le veilleur de nuit dont je m'étais fait un ami, à cause des mystères de son domaine. — Vous n'avez pas entendu parler de M. M...? Il habitait l'appartement au bout du couloir, le 230. Il avait fait sauter la banque plusieurs fois. Alors, vous comprenez, il ne se refusait rien... Je ne peux pas dire, respect à une dame, mais une nuit, dans une boîte de nègres, il avait payé cent billets pour rester tout seul dans la salle avec ses amies, huit ou dix femmes qu'il avait emmenées du Casino...

— Et alors?

— Alors... — reprit le vieux, brusquement gêné par une histoire qui l'entraînait plus loin que ne le lui permettaient les ressources de discrétion de son langage. — Alors, il paraît qu'il avait fait déshabiller les femmes qui étaient avec lui, et lui... enfin à ce qu'on a dit...

Puis il avala la fin de l'histoire:

— M. M. devait quitter l'hôtel le lendemain. Mais les femmes le ramenaient au Casino, et huit jours après, des inspecteurs vinrent pour l'arrêter, parce qu'il avait tout défilé et signé des chèques sans provision... C'étaient les deux inspecteurs de ce soir, tenez... Ils étaient à peu près à l'endroit où nous sommes, et moi je regardais par cette porte, lorsque nous avons entendu un coup de revolver... Le pauvre diable ne s'était pas raté: une balle dans le cœur! ... Il n'avait pas l'habitude... vous comprenez!..

Ombre blanche

Allais-je être habitée par des visions? Mais mes yeux ne me trompaient pas: je la rencontrais à toutes les heures de la nuit, glissant sur le parquet miroitant des cent salles qui la doublaient de son reflet, l'ombre blanche qui paraissait errer à la poursuite d'un impossible repos.

— Vous voulez parler de la Femme en Blanc?

— Etait-ce une femme? Elle avait caché ses traits sous un voile épais. Elle s'asseyait dans un fauteuil, comme épuisée. Puis elle reprenait sa ronde désespérée. Elle ne s'approchait pas des tables. Pourquoi ne s'arrachait-elle pas à la magie? Pourquoi ne sortait-elle pas sur la jetée bercée par la douceur, par le sel de la mer?

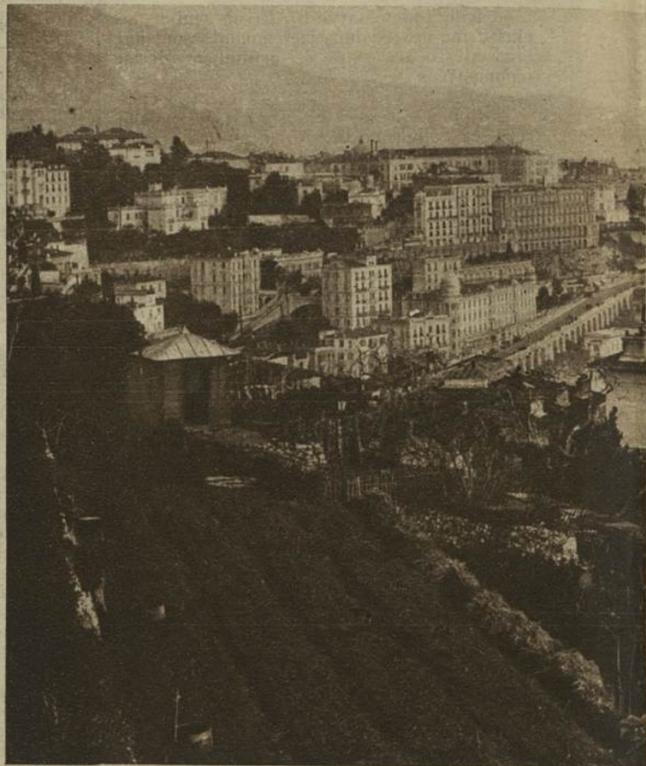
Mais peut-être, au soleil, se serait-elle évouée.

— Je devine son histoire — me dit mon guide, qui ne croit certes pas aux ombres. — Ce doit-être tout simplement une Hindoue musulmane, veuve d'un Américain riche — il y a aussi des maharances qui épousent des rois! — et qui a gardé la coutume de sa race de ne pas paraître en public le visage découvert. Lorsque ses revenus lui arrivent, elle joue à la femme saoule, puis, une fois fauchée — et ça ne traîne pas! — elle reprend sa promenade, telle que vous la voyez.

Quelquefois, à côté de l'Ombre Blanche, on rencontrait cette jeune femme aux yeux vides, qui semblait ne rien voir en dehors de sa folie.

Elle parlait à haute voix, dans une langue inconnue. Puis elle s'installait au Privé, à une table de trente et quarante, et les liasses de

MONTE



douze billets épinglés tombant de ses doigts qui brossaient le tapis avec un mouvement d'agonie, s'ensevelissaient sous la trappe.

Elle perdit ce soir-là huit cent mille francs. Alors elle resta immobile, comme sous le coup d'un envoûtement, et son masque d'où tombait le fard semblait un moulage de morte.

Les maîtres chanteurs

— A demain les histoires gaies! — me promet, lorsque je quittai le Casino au petit matin, un vieux diplomate italien qui me voyait obsédée.

Le lendemain en effet, il me présentait un personnage couvert de décorations, qui hantait les salles de jeu, mais que je n'avais jamais vu jeter sur un plateau une seule plaque de mille:

— Mon ami le baron Y..., consul de..., et le plus charmant des hôtes...

— Vous pouvez y aller: il reçoit aussi largement que Madame Z... — m'assura l'Italien lorsque le baron Y... nous eut quittés. — Et ça ne le ruinera pas! Vous êtes discrète! Et



L'entrée des



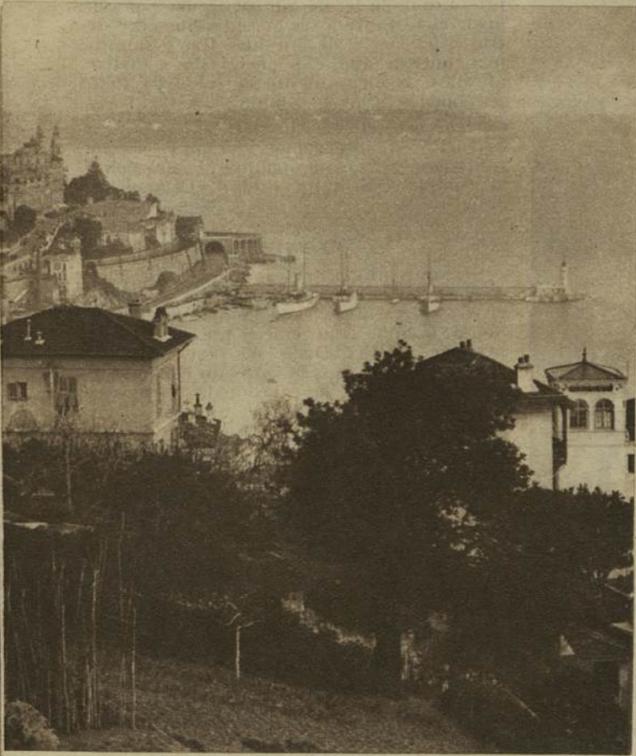
La bille rebondit et repart...



Baccara.

faites vos jeux...

CARLO



Visages crispés des joueurs.

bien, c'est l'Administration qui fait les frais de son palais, de ses Hispano, et des séjours de ses invités à l'Hôtel de Paris. Que voulez-vous, il sait faire boire, comme la charmante Vera sait faire boire!

— Parlez-moi plutôt des maîtres chanteurs, lui demandai-je lorsque nous nous revîmes.

— Maîtres Chanteurs, dites plutôt pamphlétaire, parce que l'honnêteté est le plus souvent de leur côté, trois fois sur quatre. Mais le Casino chante. Il chante incontestablement! Vous n'avez pas connu Nicolai, le capitaine Nicolai? Par des tracts, des brochures, et une espèce de feuille de chou qui paraissait toutes les semaines, il avait entrepris une campagne terrible qui ne tendait à rien moins qu'à convaincre le Casino de Monte-Carlo de vol organisé. Bien entendu, le gouvernement de la Principauté fit interdire journal et brochures. Mais le moyen de ne pas les lire! Vous les trouviez jusque dans votre lit! Cependant, la campagne ne donnait rien. Le Casino faisait la sourde oreille. Alors Nicolai imagina de faire appel aux employés du Casino, dont la plu-

part étant comme lui Corses, se solidariserent avec lui. Il leur fit adresser au Président du Conseil d'Administration une pétition déclarant qu'avec celui de la maison leur honneur à tous était en jeu, et qu'ils ne pouvaient laisser impunément se poursuivre cette campagne de calomnies. Vous voyez le coup: la Direction obligée de marcher! Elle envoya un ambassadeur à Nicolai qui habitait Nice, et lui fit offrir un emploi. Mais Nicolai ne rêvait pas de travailler. Un petit million faisait mieux son affaire.

— Et il eut son petit million? — demandai-je impatiente de savoir la fin.

— Pas tout de même! Cent mille francs seulement, et une rente annuelle de dix mille francs pendant dix ans!

Une agression louche

— Pauvre W...! Il fut moins heureux! — continua le diplomate italien. Il avait dressé des batteries à Menton, dans sa propriété du Cap Martin, où il réunissait toute la colonie anglaise. Et il avait juré que Monte-Carlo le lui paierait cher! Il racontait à ses invités des histoires à faire pendre tous ces messieurs. Mais ce fut lui qui, rentrant une nuit chez lui, fut assailli et roué de coups derrière un pan de mur... Huit jours après, il reçut vers deux heures du matin la visite de cambrioleurs, qui n'en voulaient d'ailleurs qu'à certain secrétaire où il rangeait ses papiers. Celui des deux cambrioleurs qui essaya de forcer le meuble eut le bras pris dans une piège à ressort. A ses cris, l'autre pris la fuite...

— Et Monsieur W...? — Et Monsieur W... n'eut plus qu'à toucher du Casino la rançon de son émissaire!

Le lustre tombera

J'aime presque autant que cette histoire d'Anglais flegmatique et de piège à loup, celle du Hongrois qui écrivit à l'Administration cette menace: « Je vous préviens que j'ai trouvé le moyen, quoi que vous fassiez, de couper les chaînes du grand lustre de la salle de spectacle, et de le faire tomber sur les spectateurs, le public, au milieu de la représentation... »

Ce fut un affolement.

L'Administration, à grand secret, fit renforcer la suspension du lustre par quatre chaînes camouflées sous des guirlandes de verre — les quatre chaînes y sont encore!

— Pourquoi les fauteuils du milieu sont-ils toujours vides? — demandait-on.

— Je ne sais pas. Ils sont toujours marqués loués...

Le Casino faisait le creux sous le lustre, car il recevait du Hongrois des lettres régulières comme les coups de canne qui annoncent les levées de rideau:

« Inutile de rien tenter. Le lustre tombera... »

Il fallut, pour se délivrer de la terreur, employer les grands moyens. La police alertée découvrit le Hongrois à Nice, à l'Hôtel Saint-James, et essaya de l'expulser.

Mais l'Administration de Monte-Carlo reçut encore une enveloppe noire:

« Inutile de rien tenter. Le lustre tombera à son heure ».

Les administrateurs faillirent en faire une maladie:

— Donnez-lui tout ce qu'il voudra, et qu'on n'en entende plus parler!

Mais le Hongrois était déjà dans son pays avec le chèque important qu'ils avaient signé que les fauteuils étaient encore vides sous le lustre!

Le casino assiégé

Ce fut cette fois le comte B... qui me raconta: — Rien ne vaut à ce sujet la campagne du Consortium montée par le banquier R... qui cou-

vrit d'affiches toute la Côte d'Azur, d'affiches en toutes langues, que Monte-Carlo faisait lacérer chaque nuit. Après six mois de guerre, le Consortium assaillant fit imprimer une plaquette qui prouvait que les tables étaient truquées et éclairées de façon à rendre impossible le contrôle de l'horizontalité de la Roulette! Le banquier R... lui-même distribua la brochure devant la gare de Monte-Carlo:

— Demandez la révélation du scandale de la Roulette! Demandez!...

La terreur de l'Administration ne connut plus de bornes lorsqu'il annonça la conférence publique et contradictoire qu'il allait donner à ce sujet.

— Allez-vous continuer longtemps? — lui dit au téléphone, dans un café où il fréquentait, une voix inconnue.

— Jusqu'à ce que j'aie palpé — répondit-il froidement. Et il raccrocha.

Le lendemain, il faisait présenter à l'ambassadeur du Casino, pour « frais d'impression » une note de huit cent mille francs, payée rubis sur l'ongle.

Je n'en finirais pas avec toutes les histoires de ce genre que j'ai entendues là-bas, et où l'on voit l'Administration subir tous les chantages, pour la plus grande joie de ses innombrables victimes. Mais il y a celle du pauvre entrepreneur de voitures Belfiori, qui mérite une place à part.

— C'était pourtant un malheureux type, un miteux! — me dit mon veilleur de nuit. — Et qui n'en fichait pas une rame. Mais il eut l'idée de ramasser une demi-douzaine de copains sur le port, de les affubler de longues chemises blanches avec des trous devant les yeux, et, sur le ventre, une grande croix noire. Vers les quatre heures du soir, c'était noir de monde sur la place du Casino, les six types descendent d'un landau que Belfiori conduisait, avec une livrée de croque-mort. Vous vous rendez compte! Les types se mettent à faire le tour du rond-point en chantant le *De Profundis*, vous comprenez bien, le *De Profundis* pour les morts de la Roulette. Et huit jours de suite ils ont recommencé. Malgré la police. Et le Casino a dû donner à Belfiori les cinquante billets qu'il voulait pour remonter son entreprise de voitures!

Nécropolis

— Ils pouvaient chanter le *De Profundis* pour les vrais morts de la Roulette, les types de Belfiori... — reprit le vieux Corse. — Vous savez, les vrais morts, ceux qu'on voit flotter de la pointe du Rocher!

— Oui, je sais l'histoire...

— L'histoire, l'histoire! A preuve qu'il y a une prime pour ceux qui en signalent un. Je vous le dis. Souvent, ce n'est qu'un marsouin, une épave, mais souvent aussi... Alors on envoie une barque de pêche qui rentre, en traînant un corps noir, gonflé. Une ambulance attend à quai... J'en ai vu...

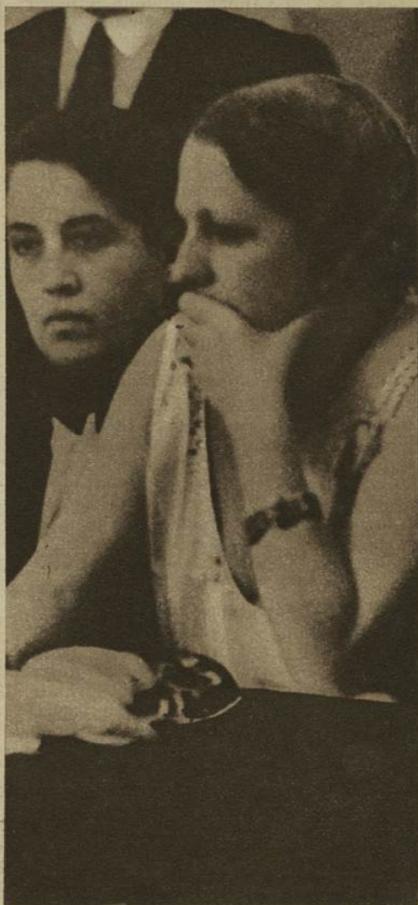
— Tu vas me dire aussi que tu as vu des pendus aux arbres des jardins? et que lorsqu'il s'est suicidé, à minuit, on a descendu M. M... par la fenêtre de sa chambre, pour ne pas le traîner dans les escaliers de l'hôtel?

— Pour les pendus non... mais pour M. M... Les histoires de suicidés me tournaient dans la tête lorsque, pour la dernière fois, je sortis du Casino.

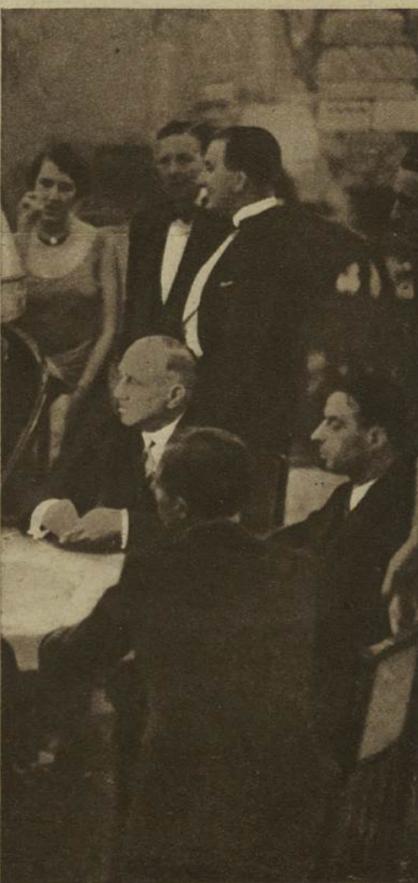
La nuit était étouffante. Je voulus m'approcher du parapet qui donnait sur la fraîcheur de la vague. Mais, au moment où je me penchais, je me sentis avec terreur empoignée par derrière par des mains brutales...

Je compris: les mains qui retiennent au bord de la mort les désespérés de la nuit.

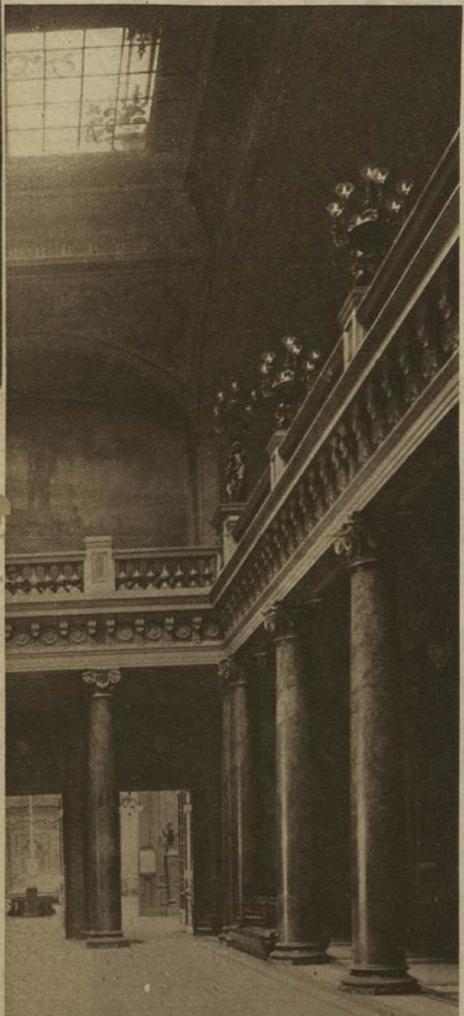
— Merci. Je n'ai aucune envie, vraiment aucune envie! — dis-je à mes sauveurs incrédules. Mais ils me suivirent jusqu'au bout de la jetée.



... sur quel numéro s'arrêtera-t-elle ?



Trente et quarante...



salles de jeux.

rien ne va plus

UN DRAME DE LA TERRE AU PAYS FLAMAND

Gand (de notre correspondant particulier).

UNE affaire retentissante tient en haleine, depuis plusieurs semaines, les populations flamandes des environs de Gand : toute une famille de Schelderode-lez-Gand a été empoisonnée : le père, Auguste Brackenier, la mère, les cinq enfants. Deux autres membres de la famille sont morts d'une façon suspecte : le père et la belle-sœur d'Auguste Brackenier.

Schelderode, petit village d'environ 1.000 habitants, vivait sa vie tranquille, quand les villageois furent mis en émoi par cette grave et mystérieuse affaire.

La famille Auguste Brackenier-Judith Van der Cruyssen, des paysans aisés, habitait depuis la mort de l'oncle et de la tante, survenue au cours du mois d'août 1929, une ferme qu'elle exploitait à l'aide de leurs six enfants : Julien, Aimé, Jérôme, Gaston, Rachel et Anne.

Aucune mésentente ne fit prévoir le drame affreux qui éclata le 8 décembre dernier.

Le Drame

Le soir, après avoir mangé la soupe et aussi de la viande, toute la famille, sauf le fils Julien, fut prise d'un malaise particulièrement grave. Des voisins accourus sur l'instance du fils Julien, allèrent requérir l'intervention du docteur Kielemoes, habitant Bottelaere, commune voisine de Schelderode.

Celui-ci, en arrivant à la ferme des Brackenier, eut tout de suite l'intuition d'un drame, et il administra aussitôt un contre-poison.

Puis, il préleva divers échantillons des aliments : la soupe, la viande, le sel de cuisine, et même l'eau qui servit à laver les plats.

Le docteur revint le lendemain voir ses malades. Il avait entre temps averti le parquet de Gand, qui désigna le juge d'instruction Van Eeckhaute aux fins d'enquête.

Mais les choses se gâtèrent encore : le 23 décembre, le père Brackenier mourait. Une autopsie fut ordonnée afin de constater la cause réelle de la mort du paysan.

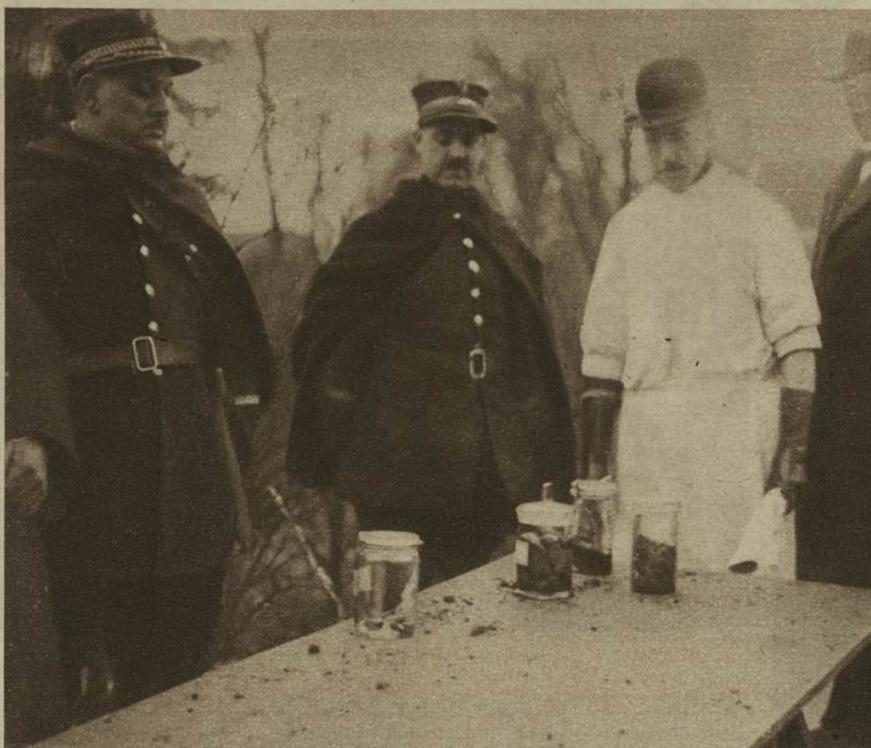
Durant les trois semaines écoulées entre le début de la maladie de la famille et la mort du père, l'enquête n'avait pas chômé ; aussi la science intervint, afin de pouvoir éclaircir ce mystère, qui sentait plus le drame que la maladie ou la mort naturelle !

Les expertises

Le juge d'instruction Van Eeckhaute avait désigné comme expert-chimiste l'éminent professeur de l'Université de Gand, Félix Daels, l'expert qui dans une autre cause célèbre en Belgique l'« affaire de Beernem », se révéla au cours d'une discussion scientifique contradictoire sur une thèse soutenue par un autre grand chimiste, le professeur Bayle.

L'expert fit l'analyse des vomiques des malades, de l'eau de lavage, d'un morceau de rôti, d'un morceau de viande crue, du sel de cuisine. Après quelques jours de recherches, il déposa son rapport, concluant de la sorte : « La famille Brackenier ayant subi des troubles graves à la santé après avoir mangé du potage et de la viande, il était tout naturel d'en attribuer la cause à un poison ingéré au cours du repas.

« Les viandes ne renferment pas d'espèces pathogènes capables de provoquer des accidents, le sel de cuisine ne renferme aucune substance nocive, pas plus que l'échan-



Le professeur Felix Dael, chargé des autopsies, doit déterminer la cause exacte de la mort des membres de la famille Brackenier : mort naturelle ou empoisonnement.

tilon d'eau prélevé à la pompe, l'eau de rinçage de la casserole ayant servi à préparer le potage renferme de l'arsenic.

« Les vomiques renferment des quantités considérables d'arsenic. »

Comme complément de cette expertise, le professeur définissait la quantité de poison : 100 grammes de vomiques ont produit : 0,227 gr. d'arsenic métallique.

De l'arsenic dans les poches de Jules Brackenier

Au cours d'une perquisition faite dans la maison de la famille Brackenier, le juge d'instruction avait saisi des vêtements (un pantalon, un veston et un gilet) qui, d'après certaines déclarations, avaient été portés par Julien Brackenier, le seul membre de la famille qui ne devint point malade après le souper tragique du 8 décembre dernier !

Ces vêtements furent soumis aussi à une expertise. Le professeur Daels, après un examen minutieux, trouva dans une des poches du gilet, parmi de la poussière, une poudre blanche, qui fut, après examen, reconnue être de l'arsenic.

La troisième expertise du professeur Daels consistait à faire l'autopsie des viscères, estomac et reins du père Brackenier, mort après plusieurs jours d'atroces souffrances.

Cette troisième expertise fut décisive, car l'expert trouva une quantité considérable d'arsenic dans le corps de la malheureuse victime.

L'arrestation du fils

A la suite des rapports de l'expert et des constatations fournies par l'instruction, le fils Julien Brackenier fut arrêté le vendredi 27 décembre. L'auteur présumé du meurtre de son père et de la tentative de meurtre sur sa mère, ses trois frères et deux sœurs,

fut longuement interrogé par le juge d'instruction Van Eeckhaute.

Le prévenu, mis sous mandat d'arrêt, prétendit « qu'il ne mangeait jamais de soupe, ce qui fait qu'il ne put être indisposé comme les autres membres de la famille ; quant au poison trouvé dans la poche du gilet, voici l'explication fournie par le prétendu empoisonneur :

« Le costume saisi appartient à mon oncle, mort au cours du mois d'août, mais il fut porté par moi. Si on a trouvé de la poudre blanche dans la poche du gilet, cette poudre doit appartenir à mon oncle qui s'en servait comme remède contre la maladie des pores.

« Je me souviens que le soir du 8 décembre, étant à la maison, par inadvertance, j'ai laissé tomber de ladite poudre dans la soupe et, si c'était de l'arsenic, j'ai empoisonné les miens par mégarde et sans vouloir leur nuire ! »

Nouveaux mystères

Le fils Julien Brackenier habitait avant la mort de son oncle, Aimé Brackenier, et de sa tante, la ferme de ceux-ci. L'oncle Aimé mourut dans la nuit du 27 au 28 août dernier ; le docteur Maton de Meirelebeke constata la mort. Le certificat de décès mentionnait : « mort naturelle, cause maladie des reins » ; quinze jours après, la tante mourut dans des circonstances analogues et également suspectes.

Depuis l'arrestation du fils Brackenier, les langues se sont déliées ; aussi le parquet ordonna-t-il d'exhumer les cadavres de l'oncle et de la tante, afin de pouvoir fixer, après l'autopsie, la cause exacte de la mort suspecte de ces deux personnes, qui sont peut-être, elles aussi, des victimes de l'empoisonneur.

Celui-ci n'avait qu'un but : devenir propriétaire de la ferme qui fut léguée par son oncle et sa tante à ses parents. Son idée de fruste paysan était une idée fixe : supprimer toute la famille, pour devenir le maître absolu d'un bien qui, autrement, lui échappait au profit de la communauté.

Heureusement la Justice, aidée par la Science, est intervenue à temps et elle prouvera, après une enquête minutieuse et complète, la culpabilité de l'empoisonneur.

Les exhumations

Sur ordre du parquet de Gand, on procéda d'abord à l'exhumation d'un cochon mort environ vers la date de l'empoisonnement de la famille Brackenier. L'expertise du professeur Félix Daels ne révéla aucune trace d'arsenic dans le corps du cochon qui fut enterré dans la cour de la ferme des Brackenier.

Jeudi dernier, on procéda aux exhumations de trois cadavres : ceux d'Aimé Brackenier, de sa femme Céline Van der Meerschaut, l'oncle et la tante du coupable présumé, ainsi que du cadavre de Marie Brackenier, une autre parente morte en 1926.

Les viscères ont été confiés au professeur Félix Daels aux fins d'autopsie et aussi pour constater la cause exacte de la mort de tous ces membres de la famille Brackenier.

La science dira si le fils est ou n'est pas un empoisonneur

L'expert déposera son rapport dans une dizaine de jours ; alors seulement, le juge d'instruction procédera à un nouvel interrogatoire du présumé coupable Julien Brackenier qui prétend toujours être innocent des crimes abominables dont on l'accuse. Cette grande affaire en est là en attendant que de nouvelles preuves de culpabilité soient relevées à la charge du fils empoisonneur.

CIDO.

G. R. MANUE

TÊTES BRULÉES

CINQ ANS

DE LÉGION

12 F.

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITION



Jeudi dernier les trois cercueils ont été mis à jour et les cadavres exhumés.



Même la terre des fosses où étaient enfouis les cercueils sera soumise à l'analyse.

LE CRIME ET L'AMOUR



Marie-Louise Beulaguet qui fut étranglée par son ami Guyot (en haut).

Les fins d'amour de nos jours sont volontiers tragiques, et les personnes du sexe dit autrefois faible rivalisent avec leurs partenaires mâles dans le maniement du couteau et du revolver. Hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles hésitent de moins en moins à ôter la vie à qui ne veut plus répondre à leur flamme.

La jalousie, dans ce genre de crime passionnel, intervient le plus souvent, mais pas nécessairement. De même que le jaloux ou la jalouse peuvent tuer pour le seul fait de trahison sans qu'il y ait abandon, de même l'abandonné ou l'abandonnée peuvent tuer pour le seul fait d'être quittés sans qu'il y ait trahison. Et, dans certains cas, qui ne veut plus aimer signe non seulement son personnel arrêté de mort, mais encore celui de ses proches accusés par l'abandonné d'avoir provoqué son malheur. On en a eu récemment un exemple, assez particulier, où aucun homme n'était en jeu.

Cette mode sauvage de « tuer par amour » coïncide, étrange anomalie, non pas avec une propension vive et générale pour les folies romanesques mais, bien au contraire, avec un penchant vif pour le sens pratique et un certain mépris pour les complications sentimentales; état d'âme développé surtout chez la jeunesse.

De tout temps, certes, bien que jamais autant qu'à présent, il y eut des abandonnés qui tuèrent ou tentèrent de tuer. Une « cause » de ce genre, qui fut jugée il y a un peu plus d'un siècle, est restée entre toutes célèbre, non pas tant dans sa vérité même et sous le nom assez ignoré de ses acteurs, mais transposée en fiction et sous le titre du roman illustre qu'elle inspira.

Je résume brièvement les faits réels; en 1822, un jeune séminariste, Antoine Berthet, fils d'un maréchal-ferrant établi dans la commune de Brangues (Isère), dut, pour raisons de santé, interrompre les études qu'il poursuivait à Grenoble et rentrer dans sa famille. Mal reçu par son père, homme dur et avare, il chercha à gagner sa vie et entra comme précepteur dans la famille Michoud qui habitait une grande propriété des environs. Ce fut sa perte.

Antoine Berthet était alors un garçon de dix-neuf ans, délicat, nerveux, au visage fin et pâle, aux grands yeux pathétiques. La mère de ses élèves, la belle Mme Michoud, n'aimait pas son mari, s'ennuyait... Entre cette femme, — la femme de trente-cinq ans, eût dit Balzac, — dans toute la séduction troublante de son été, et cet adolescent inexpérimenté et averti, vaniteux, sentimental et ardent, — très « enfant du siècle », — l'intrigue inévitable se noua. Est-ce elle qui, soit pour se désennuyer et par jeu pervers, soit par amour réel, fit les premières avances? ou bien est-ce lui qui, emporté par une passion irrésistible, réussit à vaincre une longue vertu? On ne l'a pas su.

Leur intimité dura près de deux ans, ensuite Antoine Berthet dut retourner au séminaire, emportant le souvenir de celle qui lui avait révélé l'amour et lui avait juré fidélité.

Éloigné, il l'aima de plus en plus et, après deux années, n'y pouvant tenir, revint à elle... pour s'apercevoir avec horreur et désespoir qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle a pris comme amant le nouveau précepteur des enfants.

Il repart, ulcéré, revient encore, devient précepteur dans une autre famille, mais une intrigue qu'il noue avec une jeune fille le fait mettre à la porte... Il a voulu oublier Mme Michoud, n'a pu y parvenir et n'a pas cessé de lui écrire. Mais à présent son amour s'exaspère, ses lettres deviennent menaçantes... Il veut la tuer, se tuer ensuite. Il achète des pistolets et, un dimanche d'été, pendant la messe, il entre dans l'église de Brangues, s'approche de Mme Michoud agenouillée et fait feu sur elle. Elle s'affaisse, on l'emporte. Dans le

II. — Les abandonnés, les repoussés, les obsédés. Ceux qui s'imposent par la force. La complication de l'enfant.

tumulte, Berthet se tire un second coup de pistolet dans la mâchoire. Blessé, le visage ensanglanté, il s'enfuit et se réfugie chez sa sœur. C'est là que les gendarmes l'arrêtent.

Le crime fit beaucoup de bruit, souleva des passions religieuses et politiques, suscita des intrigues locales. Après plusieurs mois d'instruction, Antoine Berthet comparut devant les assises. Condamné à mort, bien que sa victime eût survécu à sa blessure, il fut guillotiné à Grenoble. Le temps n'était pas comme aujourd'hui à l'indulgence.

De cette étonnante affaire, Stendhal s'inspira pour créer *Le Rouge et le Noir*. Antoine Berthet transposé, interprété en une figure définitive, devint Julien Sorel.

Berthet, selon son avenu, avait voulu tuer « par jalousie et vengeance... ». C'est tout l'égoïsme, avec ou sans excuse, de l'amour qui, ayant été satisfait, ne veut pas admettre qu'on cesse de le satisfaire. Deux amants, même aux plus belles heures d'une mutuelle passion, sont toujours un peu deux adversaires; ils deviennent tout à fait adversaires si, pour l'un d'eux, cette passion cesse...

L'égoïsme de l'amour non satisfait et s'exaspérant engendre aussi ses tragédies. Ici, le cruel amoureux tue celle qui ne veut pas lui céder, soit par vertu, soit par amour pour un autre, soit par antipathie pour lui.

Ce genre de crime passionnel n'a pas l'apparence d'excuse — je dis apparence — qu'on peut invoquer en certains cas pour le crime des jaloux ou des abandonnés. Le « Elle me résistait, je l'ai assassinée » d'Antony fait très bien comme fin pathétique de noir drame romantique, mais ne saurait jamais être invoqué comme excuse valable dans la vie courante. Une femme n'a peut-être pas toujours le droit de se donner à qui elle veut (si elle ne l'a pas en théorie, il est bien rare qu'elle ne le prenne pas en pratique). Elle a, en tout cas, le droit de se refuser à celui dont elle ne veut pas.

Ce genre de crime est le détestable apanage du sexe fort. A-t-on jamais vu une femme tuant l'homme qui l'a repoussée? Certains saints, certains personnages légendaires ou bibliques eurent d'héroïques chastetés, mais Mme Putiphar n'immola pas Joseph de sa main, et non plus Phèdre, Hippolyte. Saint Antoine ne fut pas étranglé par les démons qui le tentaient.

Aux temps passés, aux temps modernes, les repoussés font usage, pour se venger, de moyens détournés, d'artifices qui les masquent. Leur vanité est en jeu. Une femme consent encore à se reconnaître trahie, non à s'avouer dédaignée.

Les exemples d'hommes tuant celle qui les repousse sont innombrables, et il y en eut à toutes les époques. La plus tragique de ces histoires est sans doute celle de la marquise de Ganges, qui, au XVII^e siècle, eut un immense retentissement.

Son héroïne infortunée, Anne-Élisabeth de Rossan, était une des plus jolies femmes de son temps. A la cour, où elle fit sensation, on l'appelait *la Belle Provençale*.

Veuve prématurément du marquis de Castellane qu'elle avait épousé très jeune, elle avait vingt-deux ans quand, à Avignon, où elle achevait son deuil, elle rencontra le marquis de Ganges. Il était aussi séduisant qu'elle était séduisante. Coup de foudre réciproque; mariage (1638).

Union d'abord heureuse. Deux enfants naissent. Mais le marquis de Ganges n'est pas l'homme des joies paisibles et familiales. Il reprend ses plaisirs délaissés, la marquise reprend sa vie mondaine.

Le désaccord s'accroît. Le marquis, pour ne plus vivre seul avec sa femme, fait venir chez lui ses deux frères: l'abbé de Ganges et le chevalier de Ganges. Le premier, intelligent, audacieux, sans scrupules; le second, nul et vaniteux.

Dès la première entrevue, tous deux s'éprennent violemment de leur éblouissante belle-sœur.

Tout à tour ils lui déclarent leur amour. Ils sont repoussés avec hauteur et mépris. Dès lors, coalisés, ils jurent de se venger. Une question d'intérêt intervient aussi. La marquise vient d'hériter. La somme est très forte; c'est un bien *paraphernal* dont elle peut librement disposer. Le marquis de Ganges, sur les conseils de l'abbé, tente une réconciliation. La marquise le repousse. Dès lors, les trois frères décident sa mort.

Une première tentative d'empoisonnement par une crème échoue. On décide alors un voyage à Ganges, petite ville du Languedoc où le marquis possède un château. La marquise n'y consent qu'avec répugnance; avant de partir elle signe un testament en faveur de sa mère; elle quitte ses amis avec l'effusion d'un dernier adieu.

A Ganges, le marquis reste peu. Il repart, laissant ensemble ses deux frères et sa femme, c'est-à-dire deux assassins et leur victime.

L'abbé prépare la tragédie. Après de longues instances, il fait signer à sa belle-sœur un nouveau testament en faveur de son mari qu'elle aime toujours. C'est pour elle l'arrêt de mort.

17 mai 1667. L'assassinat. La marquise, souffrante, est au lit. Toutefois, elle a reçu des amis pour la collation à quatre heures. Les invités partent. L'abbé les reconduit, revient, ferme la porte à clef. Dans une main il tient un verre plein d'un liquide épais. De l'autre main il tire de sa ceinture un pistolet.

— Madame, choisissez: le poison, le feu... ou le fer.

Il montre l'épée que dégaîne le chevalier. Terrifiée elle se jette en bas de son lit, tombe à genoux, supplie, en vain.

— Choisissez ou nous choisissons pour vous! Elle comprend qu'il lui faut mourir.

— Je prends le poison. Que Dieu vous pardonne!

Elle avale la mixture (sublimé, arsenic, eau-forte) qui lui brûle les lèvres, la bouche, le gosier et sa poitrine nue où se répandent des gouttes. Elle crie, gémit, se rejette sur son lit, demande

un confesseur. Les assassins la quittent, en l'enfermant. Elle se relève aussitôt, passe un jupon, court à la fenêtre, seule issue. D'une hauteur de vingt pieds, elle se précipite, tombe sans se blesser dans la cour. Elle s'enfonce le bout de ses tresses dans la gorge pour se faire vomir. Par les écuries, elle gagne la rue, s'enfuit, demi-nue, échevelée.

Les assassins sont à sa poursuite. Ils crient qu'elle est folle. Elle crie qu'elle est empoisonnée. Les passants, ahuris, s'écartent.

Dans une maison où elle se réfugie, le chevalier la rejoint, la frappe à coups d'épée jusqu'à ce que la lame se brise. Il la croit morte. Elle est tombée face contre terre. Il revient vers son frère: « L'abbé, retirons-nous, l'affaire est faite. » Ils prennent la fuite. Il était près de neuf heures du soir. Le drame avait duré plus de deux heures.

La marquise de Ganges ne mourut que quelques jours plus tard, sans charger son mari et en pardonnant à ses assassins. On raconte que la Voisin lui avait prédit sa destinée tragique.

L'abbé et le chevalier, qui avaient réussi à quitter la France, furent, par contumace, condamnés à être rompus vifs. La peine du marquis, manifestement complice, fut la confiscation et le bannissement.

Parmi les repoussés qui tuent, à une date plus récente et dans une classe sociale bien différente, un cas typique est celui d'Ulrich, frère jeune homme, qui assassina à coups de couteau une toute jeune fille, « la Bergère d'Ivry ». *Délicieuse* a raconté cette histoire d'amour puéril et sanglant.

Un autre crime de ce genre, commis vers 1880, est plus tragique encore de par l'âge de la victime et de l'assassin. Celui-ci, voyou de quinze ans, d'une laideur repoussante, connu d'ailleurs sous le gracieux surnom de Moulé-à-Singe, noya sauvagement, par dépit jaloux, une enfant de treize ans, jolie, déjà femme.

« La gosse ne voulait pas de moi, déclara-t-il devant ses juges, alors je l'ai mise à l'eau... »

Et c'est aussi un amoureux repoussé que ce jeune « Lucien » qui, il y a quelques jours, tua la petite Élise Guet dont les coquetteries, prétend-il, « l'affolaient... »

Les « moins de vingt ans » tuent beaucoup.

Par opposition aux crimes des « repoussés », toujours commis par des hommes, les crimes des « obsédés », et j'en aurais dû écrire « obsédées », le sont toujours par des femmes.

Je crois qu'on n'a pas encore vu d'exemple d'un homme repoussant à l'aide du couteau ou du revolver les propositions amoureuses et la poursuite tenace d'une femme farouchement éprise. Par contre, les séances d'assises nous ont plusieurs fois montrés des femmes se débarrassant, ou tentant de se débarrasser, par le meurtre, d'un homme qu'elles ne voulaient pas aimer ou bien qu'elles ne voulaient plus aimer. Dans certains de ces cas, la légitime défense peut, plus ou moins, être invoquée. Sûre, ou presque sûre d'être tuée, étant donné le caractère violent et les menaces de l'amoureux éconduit, l'obsédée, affolée par l'angoisse qui pèse sur son existence, prend les devants.

D'autres genres de crimes, clôturant un genre quelconque d'amour, s'apparentent plus ou moins aux crimes dont nous venons de parler.

Ce sont ceux commis par des violents qui — souvent sous l'empire de l'ivresse, — donnent une issue tragique à des relations orageuses, et tuent au cours d'une querelle. Ce fut le cas de Gaston Guyot, l'assassin de Marie-Louise Beulaguet, dite « Malou », dite « la téléphoniste aux yeux verts », qu'il voulut, l'ayant étranglée, brûler sur une meule de foin. Ces sortes d'affaires brutales sont aussi généralement triviales.

Ce sont encore les crimes troubles où la dépravation charnelle intervient d'une manière ou d'une autre et qui clôturent sinistrement des habitudes de débauche. L'affaire de la rue Chalgrin, récemment jugée, fut de cette catégorie. Mais ici nous sommes au seuil de l'enfer sexuel.

La passion exaspérée par le refus à quelquefois pour résultat le viol... Pas souvent. Le viol — crime toujours masculin — commun dans un certain genre de romans pathétiques, ne l'est pas du tout dans la vie courante, tout au moins quand il s'agit du viol à deux partenaires: lui, elle.

Il est démontré, en effet, qu'il est à peu près impossible à un homme seul de violer une femme bien portante, éveillée, en possession de toutes ses facultés. L'anecdote d'Élisabeth d'Angleterre, de la lame et du fourreau, est de loi générale. Bien entendu, une femme peut être surprise endormie... et encore plus aisément si ce sommeil est artificiel, provoqué par l'hypnotisme ou par un narcotique; une femme peut être étourdie à coups de poings... mais sans cela... sans cela il n'y a que de pseudo-viol, consentis ou simulés...

Les cas de violés réels que mentionnent les faits divers sont ceux où un groupe d'individus — des jeunes gens, le plus souvent, — entraîne ou attire dans un terrain vague, dans une chambre d'hôtel, une femme qu'ils connaissent, ou ne connaissent pas, pour abuser d'elle. Si la femme se laisse attirer par un groupe qu'elle connaît, elle est au moins imprudente, et c'est aussi le cas pour la femme qui suit un groupe qu'elle ne connaît pas. La victime, dans ces circonstances, semble presque avoir cherché son destin.

Quant au viol que perpètrent, par suite d'une rencontre fortuite ou d'un guet-apens, dans un lieu désert et à la faveur de la nuit, plusieurs individus sur une passante qu'ils baïllonnent, entraînent et maintiennent afin de s'assouvir tour à tour, on peut estimer que la loi est indulgente qui ne le punit que des travaux forcés à temps.



Elise Guet (en haut) qui fut égorgée par son ami Lucien Casagne.

Et il y a l'enfant... Je ne veux pas dire l'enfant soumis à l'attentat sauvage d'une brute ou d'un dément sexuel, il en sera parlé ultérieurement... Je veux dire l'enfant victime de l'amour entre l'homme et la femme.

Tout d'abord, il y a l'enfant, victime morale du crime passionnel commis par l'un ou l'autre de ses parents. L'enfant qui sait le scandale par quoi est souillée de boue et de sang sa tendresse filiale, qui en lit les détails dans les journaux, qui est questionné par ses camarades, avec toute la curiosité cruelle et avide du jeune âge...

Et puis, il y a l'enfant dont la naissance est attendue, non avec espérance, mais avec appréhension, dépit, colère... L'enfant, fruit d'une faute et détesté parce qu'il gêne, compromet, coûte cher... L'enfant qui vient au monde pour en être aussitôt retranché, étouffé, étranglé par la mère qui ne veut et souvent ne peut assumer la charge de l'élever. On se souvient d'un infanticide récent: le nouveau-né poussé du pied dans une bouche d'égoût et retrouvé flottant sur l'eau souillée à Clichy. On se souvient du crime infiniment plus odieux encore, d'une horreur vraiment anormale, de Rayssac noyant de ses mains, non pas un nouveau-né à peine existant, mais un bébé bien vivant, déjà conscient. Il n'y a plus ici le semblant d'excuse qu'on peut parfois invoquer en faveur d'une malheureuse, d'une misérable si vous voulez, de mentalité insuffisante, fruste, et dont l'instinct maternel est oblitéré par le sauvage désir de supprimer ce qui la gênerait, l'accuserait à une plus dure misère. La férocité de certains humains quand l'intérêt, l'égoïsme, la délinquance, est sans limites comme leur lâcheté.

Dans d'autres cas, moins sinistres, c'est seulement l'abandon... l'Assistance Publique recueille, fait ce qu'elle peut... oui... Constatons toutefois que la destinée de « l'enfant trouvé », n'est en général pas enviable.

Infiniment moins coupable aux yeux de la loi et de la morale que l'infanticide, infiniment plus fréquent aussi, l'avortement, autre échelon de la destruction du « fruit » de l'acte sexuel, est bien rarement découvert et puni. Combien de « faiseuses d'anges » poursuivent en paix leur carrière? Il faut pour interrompre celle-ci, l'accident d'une mort trouvée suspecte, ou bien d'une dénonciation, et c'est peu habituel... Un procès de ce genre, récemment jugé, constitue une exception.

Mais quel que soit le degré de culpabilité qu'on attribue à une femme accusée d'infanticide ou d'avortement, l'homme qui, par ses conseils, ses menaces ou son abandon, est son complice actif ou passif, est toujours, dans tous les cas et sans exception, plus coupable qu'elle...

Frédéric BOUTET.

RENÉ RANSON

Le Sac et la Corde

roman

Une vie d'aventure

Un volume... 12 fr.
Édition originale sur alfa... 16 fr.

ÉDITIONS de la NOUVELLE REVUE CRITIQUE, 46, r. José Maria de Heredia

GABY DESLYS OU EDWIGE NAVRATIL

ELLE n'était pas de ces étoiles à qui convient le cortège des nébuleuses... O magique puissance de la gloire et de la beauté !... Même après sa mort, Gaby Deslys aura gardé, comme vivante, l'éclat de son prestige et de sa magnifique royauté...

L'amour habitait son corps gracieux et paré, quand, nouvelle réincarnation des beautés plus qu'humaines, elle bouleversait l'âme des foules et conduisait à l'exil, Manoël, le benjamin des rois... L'amour n'a point abandonné son cadavre... C'est lui qui a fait surgir, hier, des contrées glacées de l'Amérique, aujourd'hui du fond des Karpathes, des familles qui la revendiquent, qui réclament la possession de ses ossements sertis d'or... Je suis certain de ce que j'avance... Bien des gens n'ont vu qu'une banale dispute d'intérêt dans le conflit qui s'est élevé autour des origines de Gaby Deslys. Bien des gens n'y verront qu'un colossal artifice de publicité, lorsqu'une blonde fille, qui vient de se faire connaître sous le nom d'Edwige Navratil, nom attribué à Gaby Deslys, de son vivant, par des hommes d'une entière bonne foi, dansera dans un grand music-hall de Paris, révélant un visage et un corps souple qui font étrangement penser à la défunte Gaby...

C'est l'amour qui avait amené, en 1913, de son village à Vienne, une magyare ridée, toute gauche dans ses robes amples : Mme Navratil. Elle avait fait la route de Hatvan dans la capitale de l'Empire de l'Autriche-Hongrie, par des routes défonçées. On m'a raconté ce que fut ce voyage, plus difficile que pourrait l'être celui d'un habitant des villages perdus du Tyrol qui voudrait se rendre à Paris. Mme Navratil n'avait pas d'autre fortune que son immense courage. Elle ne brillait pas par son équipement. Que lui importait ? Elle venait revoir une fille qu'elle croyait morte...

Alors Gaby Deslys était bien vivante, dans tout l'éclat de sa trentième année, et il ne fut venu à l'idée de personne de penser à sa fin prochaine... Elle dansait à l'Apollo Theater, une coquette salle viennoise, avec Harry Pillec, dans des danses importées d'Amérique. Elle était étourdissante de grâce et de brio. On ne lui connaissait pas d'autres compagnons que son danseur Harry — son mari, disait-on — et une femme, déjà âgée, Mme Caire, qu'elle aimait comme sa mère, et qui vivait effacée, dans sa gloire éclatante.

La démarche de Mme Navratil explique en vérité le roman mystérieux, composé d'après ce qui aurait été la double vie de Gaby Deslys. La vieille femme croyait retrouver sa fille. Pourquoi l'artiste française et non une autre ? On avait projeté, quelque temps auparavant,

dans les contrées les plus reculées de la Hongrie, un film, la *Parisienne*, où Gaby Deslys jouait le principal rôle. Les gens de Hatvan qui l'y avaient vue, y avaient reconnu la fille des Navratil, Edwige. La ressemblance était si frappante que les Navratil eux-mêmes se laissèrent abuser.

C'est notre Edwige ! dirent-ils.
A Vienne, Mme Navratil rôda autour du théâtre. Un jour, comme Gaby regagnait son auto blanche, la vieille femme l'arrêta :

— Ma fille !
Gaby Deslys crut avoir affaire à une folle. La Hongroise insista. Gaby, nerveuse, lui fit interdire l'entrée de sa loge. Chassée des coulisses, Mme Navratil parut dans la salle. On la vit sangloter, tendre gauchement ses bras vers la scène.

— Edwige ? Ne voudras-tu donc pas me reconnaître ?

Qui crut-on, de Gaby Deslys ou de la vieille femme ? Vienne s'orna de photographies de Gaby, la grande artiste autrichienne. La foule lui fit une ovation, dans les rues, aux courses, comme s'il s'agissait d'une héroïne nationale... On prit des interviews sur la révolution portugaise qui avait chassé son amant du trône... On ne lui fit nul reproche de l'ingratitude avec laquelle elle accueillait sa soi-disant mère autrichienne, parce que l'ingratitude est également le privilège des reines. Gaby Deslys revint à Paris, insouciant de la légende qu'elle venait de créer. Mme Navratil regagna Hatvan, brisée par le voyage, vieillie de dix ans par sa déconvenue. Elle s'allita bientôt et mourut. Mais devant la mort son amour ne l'abandonna point.

— Retrouvez notre Edwige !... dit-elle.
Tel est le prologue du roman, dont l'épilogue sera vraisemblablement fourni un jour prochain par la confrontation de l'autre Edwige Navratil, découverte à Biarritz, avec ceux, qui pour obéir au vœu



La gloire... le boudoir et la chambre à coucher de l'hôtel particulier, rue Henri-de-Bornier.

de la mourante, ont remué le monde de leurs plaintes et troublé le repos de la douce Gaby...

Deux vies parallèles

Comment pareille confusion a-t-elle été possible ? Ici, il convient d'examiner par quel jeu de coïncidences des esprits bien intentionnés se sont mépris sur les origines différentes de deux beautés qui n'avaient de commun ni le pays, ni le langage...

Le 4 novembre 1881, à cinq heures du soir, naquit à Marseille, 65, rue de la Rotonde, de Marie-Victor-Hippolyte Caire et de Anna-Eudoxie Terras, une fille, Marie-Elise-Gabrielle, Gaby Deslys.

De leur union était déjà nées quatre autres filles, Marie-Thérèse-Hélène-Eudoxie, qui mourut à un an, Maud, qui mourut à douze ans de tuberculose, Marie-Jeanne-Mathilde, la seule survivante, qui a épousé un multimillionnaire américain, M. de Conil, et Aimée-Valéry, morte tragiquement à vingt ans, peu de temps après son mariage. Il devait, quatre ans plus tard, leur naître un fils, Léon-Casimir-Hippolyte, qui ne vécut que deux ans. Léon Caire naquit le 31 octobre 1885, le même jour qu'au mois où était née l'année précédente à Horni-Mostenice, en Moravie, Edwige Navratil, et cette première coïncidence explique bien des choses.

Gabrielle Caire — la future Gaby — fut élevée très bourgeoisement. M. Caire était alors un honnête marchand de tissus, assez fortuné ; il tenait à ce que l'éducation de ses filles fût parfaite. Gabrielle Caire, comme sa sœur Mathilde, furent donc placées à l'Institution religieuse des dames de Saint-Maur, une des premières institutions de Marseille.

Elle n'avait pas alors ces cheveux blonds, dont Jacques de Marsillac a dit « qu'ils fraisaient et bouclaient, légers comme une mousse de champagne ». C'était une brune, gaie, bien potelée, dont la voix, déjà très agréable, était fleurie d'accent. Elle fréquentait un milieu très réservé, très bourgeois. On ne l'a montrée dans une photographie, prise au cours d'un mariage, au bras du général de Canonge. Elle communia. Le démon du théâtre ne la posséda que plus tard. Elle lui céda, entra au Conservatoire de Marseille, y remporta un accessit de chant. L'amour lui vint presque en même temps et le désir de se consacrer entièrement à l'accomplissement de ses rêves. Le fils d'un médecin de Marseille en fut le gracieux messager. Il l'enleva. Ils voyagèrent en troisième classe ; ils connurent, aux environs de la gare de Lyon, un triste réveil dans une chambre d'hôtel misérable. L'amoureux épousa ses ressources, céda aux appels de ses parents, repartit. Gabrielle Caire resta. Elle devint figurante dans des cafés-chantants douteux, puis à Parisiana, où sa beauté en fit un chef de file. Un ami lui offrit le salaire d'un mois si elle consentait à s'amuser « follement » pendant une soirée : « Alors, disait Gaby Deslys quand elle racontait cette histoire, je « plaquai » le caf-conc' comme une sole ». Elle avait dix-sept ans, l'âge où la vie tend toutes ses coupes d'or...

Elle repartit un peu plus tard à l'Olympia, aux Folies-Bergère, où brillait l'étonnante blondinette d'Alaza, qui devait devenir sa meilleure amie... Déjà elle avait un petit appartement rue de Constantinople, un petit équipage, un coupé cocasse et un cheval boiteux, mais qui faisait son effet. Elle avait changé de nom : Gabrielle-Marie-Elise Caire était devenue Gaby Deslys.

La bonne Thérèse Kolb m'a raconté autrefois l'histoire, très jolie, de ce baptême de théâtre. Gaby avait débarqué chez elle, recommandée par des amis de Marseille, lui offrant l'hommage de son admiration naïve.

— Caire, ce n'est pas un nom de théâtre, lui dit-elle.

Elle lui chercha un nom et, comme elle était ravissante, elle pensa à lui donner un nom de fleur : — Voyons, mon petit... des roses, des œillets, des lys...

Deslys. Le nom lui resta... Elle pensait qu'aux Théâtres les lumières s'éteignent vite. Même dans la vie, elle jouait un rôle, mesurant son effort, sa grâce même, réservant le meilleur de sa vie pour l'avenir. On m'a raconté que

dans son appartement de la rue de Constantinople, elle ne recevait pas les hommes qu'elle aimait dans le même endroit qu'elle habitait. Elle accueillait ses adorateurs dans un salon luxueux, et quand ils étaient partis, elle se réfugiait dans une pièce obscure où, dans un étroit lit de fer, elle couchait près de sa mère, venue la retrouver à Paris. Elle choisissait les bijoux à effet, les commandant aux orfèvres avant qu'on ne les lui offrît, se laissant parler, ne disposant en rien de ses ressources pour elle-même, se faisant ouvrir un compte en banque et y accumulant des réserves...

A l'homme qui lui avait offert un premier équipage, succéda un millionnaire sud-américain, de grande beauté, Mariano Hunzue, qui lui acheta sa première automobile, qui lui loua un pavillon rue de Villebois-Mareuil, puis qui lui acheta son premier hôtel, rue de Bornier...

Alors, son nom n'était pas encore éclatant. La fortune lui étant venue, elle pensa à devenir une grande artiste...

Ce fut à l'époque où elle commença à devenir célèbre, vers 1904, qu'Edwige Navratil, blonde comme elle, débarqua à Paris. Elle ressemblait, à s'y méprendre à Gaby. Elle arrivait des froides terres du Nord, comme Gabrielle Caire était arrivée de Marseille, pour danser et pour plaire...

Toutes deux nées pour l'amour, fréquentaient les restaurants de nuit, les bals à la mode, les casinos où une jeunesse brillante se disputait leurs sourires et leur cœur... Elles se virent, se connurent un peu dans des établissements de plaisir, présentées l'une à l'autre à cause de leur étrange ressemblance, échangeant des phrases banales. Elles se retrouvèrent en province, à l'étranger, assises à des tables voisines. Elles étaient à Ostende toutes les deux, lorsque Edwige Navratil, ayant décidé de changer de nom et de tenir sa vie secrète, adressa à ses parents un dernier télégramme, leur demandant de ne plus lui écrire...

Leur existence passée offrait des points de ressemblance également troublants. Edwige Navratil est née le 31 octobre 1884, le même jour, le même mois que le frère défunt de Gaby Deslys, à Horni-Mostenice dans la lointaine Moravie. Je ne crois pas qu'elle ait jamais gardé les pores. Son père était employé dans une raffinerie de sucre par la suite il dirigea. Elle a pour sœur Mme Berkes qui, obéissant au vœu maternel, l'a recherchée jusque dans le tombeau de Gaby Deslys. Très jeune, elle entra au service du comte de Brünn. C'était une jolie et souple jeune fille, que les hasards d'une existence tourmentée conduisirent d'abord au Petit Théâtre de Budapest. Elle dansa à Cracovie, à Lvof, à Vienne. Elle n'était pas sans instruction puisqu'elle parlait couramment trois langues, le tchèque, le hongrois et l'allemand, lorsqu'elle apprit rapidement à s'exprimer en anglais, en français... Son charme, les conseils que lui donna, dit-on, un célèbre danseur russe, firent le reste... Elle brilla à Berlin et rêva de conquérir Paris...

Edwige Navratil, se réfugia dans une autre personnalité, presque dans le même temps où Gabrielle Caire, disparaissait pour ne plus reparaitre que dans les actes de l'état-civil puisque Gaby Deslys, gloire nouvelle, personnage sans histoire, faisait la conquête du monde...

Education de Prince

Ces deux grands amis de Gaby, Max Viterbo et Blondinette d'Alaza, m'ont fait revivre l'autre jour la courte existence de celle qui brilla d'un éclat si pur dans le ciel des divettes. Je la revoyais à Parisiana, déjà à son aise, ravissant le public, blonde, frisée, drôlette, avec des yeux éclatants dans un visage de poupée. Elle avait des mouvements rapides, saccadés, nerveux, gracieux en même temps. Nul ne pouvait



LA CLÉ



e-Bornier... les voyages en avion... le uméro avec HARRY PILCER... la villa sur la Corniche, à Marseille... le triomphe à Londres, dans la voiture fleurie.

supposer en la voyant apparaitre, souriante, conquérante, qu'elle eût une volonté puissante, une ambition démesurée. Elle eût pu se contenter des succès faciles que lui procurait sa beauté. Elle voulut triompher aussi dans l'art...
 Marino Hunzue, lui fit vivre, en dehors du théâtre, une existence princière. Elle voulut avoir un vie royale... Elle fit la connaissance, en 1908, du jeune roi Manoel. On a dit qu'ils se virent pour la première fois aux tribunes d'Auteuil, où la divette riant de la surprise que le descendant des Bragances manifestait devant sa beauté, s'exclama :
 — Oh ! le joli poupon...
 Elle accepta, sans déplaisir, de partager sa couche royale. On m'a raconté, dans le détail, la soirée des fiançailles. Le jeune roi, accompagné de son chef du protocole et de quelques hauts personnages, était venu dans l'hôtel de la rue de Bornier, où trônait Gaby Deslys. La conversation languit jusqu'à la minute où le chef du protocole, usant d'un signal convenu, invita la maîtresse de maison à lui donner congé et fit sortir ses autres compagnons. Le roi du Portugal et la reine du théâtre restèrent seuls. Gaby Deslys, accepte un premier baiser du jeune homme rougissant.
 — Madame, lui dit Manoel, pardonnez-moi, je n'ai jamais embrassé que deux femmes : ma mère et vous...
 Elle l'aima son petit roi... Elle l'aima non pas pour les cadeaux qu'il lui fit, non pour le lustre qu'il lui apportait, mais pour sa grâce naïve... Gaby Deslys avait reçu de ses autres adorateurs de très beaux bijoux infiniment plus précieux que ceux que lui offrit Manoel au cours de leur mariage d'amour... Elle conserva toujours le seul collier qu'il lui donna, un bijou de quelque six mille francs, qu'elle n'osa pas mettre en public, car il eût juré parmi les merveilles dont elle était couverte... Et cependant c'était le seul bijou qu'elle aimait.
 Que de calamités coururent alors sur la vengéité de Gaby Deslys ! On disait au Portugal, que le roi dilapidait les fonds de l'Etat pour satisfaire aux caprices de sa maîtresse. On appelait Gaby, dans des articles de polémique « la beuveuse de sang » ! Le petit roi bravait l'opinion. En 1910, lors de l'incendie de Porto, il la fit venir au Portugal. Elle chanta et dansa à Lisbonne au profit des sinistrés. Elle conquint un instant la faveur populaire...
 Elle fut reine... pendant trois semaines. Gaby-Deslys vécut dans le palais de don Carlos, traitée en souveraine. Elle y pénétrait chaque soir, en sortant du théâtre, par une porte secrète, afin que l'opposition ne médît point du roi. Elle régnait sur le jeune monarque, lui inculquant de la finesse, lui donnant une grâce qu'il n'avait pas nativement, et qu'il n'avait point songé à acquérir, car il n'était pas, à l'origine, destiné à être roi... La révolution éclata. Manoel vient se réfugier à Londres. On le maria. Il renonça à sa divette difficilement, douloureusement, et ne l'oublia jamais. Ainsi finirent les amours de Gaby et son roi. Mais l'actrice ne fut point insensible à une séparation imposée par les obligations dynastiques. J'apporte sur ce point le témoignage de Mme d'Alaza, qui vit souvent Gaby arriver chez elle, ouvrir un petit sac en or où étaient les lettres d'amour du roi et les lui lire pendant de longues après-midi de tristesse...
 Quand le roi la quitta, Gaby Deslys était célèbre. Elle avait des engagements à Londres, à Venise, à New-York. C'était l'actrice la plus payée du monde : 100.000 francs par mois, disait-on. Elle possédait une fortune en bijoux évaluée à plusieurs millions. Elle avait un hôtel à Paris, un hôtel à Londres. Elle allait acquérir une villa magnifique à Marseille...
 En Amérique, un millionnaire, marchand de papier, lui offrit la royauté de ses dollars.

Une petite tuberculeuse qu'elle avait secourue, la brouilla avec son amant. Un peu plus tard, le duc de Crussol lui proposa sa couronne ducal, cerclée d'or, rehaussée de huit fleurons d'ore d'or posés sur des pointes également d'or... et sa main. Elle les refusa, disant :
 — Aucun homme ne sera désormais assez riche pour acheter ma liberté !
 Elle accepta cependant, en 1913, de partager l'existence de son danseur Harry Pilcer, qu'elle voyait secrètement depuis deux ans déjà. Elle vécut avec lui, à Paris et à Londres... Ah ! cette maison de Londres, l'hôtel de Kensington où se réfugia le dernier amour de Gaby Deslys. Elle en avait tapissé l'entrée de chêne ancien, comme une vieille demeure. Ce n'était pas la maison d'une actrice évaporée, encore moins d'une frivole courtisane. On n'y voyait que bahuts sculptés, coffres ciselés, appliques représentant des bras musclés qui soutenaient des torchères d'airain. Une demeure royale. Une seule pièce rappelait l'amour que Gaby avait pour l'Orient, décorée de moulures mauresques et d'arabesques, meublée de divans, de tapis turs, de lampes de mosquée et où présidait un bouddha béat, dans une niche de vieil or. Ailleurs, on remarquait au passage un trône épiscopal, portant au dossier l'écu aux trois fleurs de lys de France. La chambre à coucher était surtout splendide, avec une arche soutenue par quatre piliers de marbre noir, derrière laquelle sur une estrade surélevée de trois marches était disposé un lit légendaire... Des colonnes de ce lit s'envolaient deux gros chérubins dorés qui supportaient un fronton à feuillage d'acanthe et un baldaquin de soie sombre. On avait l'impression d'un autel étrange... Et près de ce lit, au pied d'une torchère de Venise, on voyait, en face d'un Christ d'ivoire, un prie-Dieu dont le coussin portait la marque de deux genoux...
 Elle ne profita pas longtemps de toutes ces merveilles. Gaby Deslys mourut à trente-six ans, le 11 février 1920, d'une pleurésie purulente. Triste fin. Cette déesse du jardin aux pommes d'or ne réussissait point à se résigner à être arrachée à son paradis terrestre. Elle suppliait le médecin :
 — Ayez pitié de moi. Enlevez-moi un membre, mutiliez-moi, mais laissez-moi vivre !...
 En souvenir de sa sœur Maud, morte comme elle d'une maladie pulmonaire dont elle avait toujours eu l'angoisse, elle légua ses biens aux pauvres, sa villa de Marseille, la villa Maud, aux tuberculeux de la ville. Ainsi, écrivait-elle naïvement dans son testament, toute ma vie j'aurais dansé pour les pauvres et ceci efface bien des critiques, bien des attaques...
 La fin du roman de Gaby
 Gaby eut un cortège de danseuses. Toutes les grandes coquettes, toutes les danseuses l'accompagnèrent au cimetière : Emilienne d'Alençon, Clara Tambour, Régine Flory, Odile, Nénette, Micienne et des girls... La foule jetait des fleurs sur son cercueil. Pour mieux la voir disparaître dans sa maison du cimetière, des badauds escaladèrent des tombeaux...
 Même morte elle n'allait pas connaître le repos. Au lendemain de ses obsèques, Maurice de Waleffe saluait une dernière fois la Marseillaise « qui s'appelait autrefois Edwige Navratil et qui était morte sous le nom de théâtre de Gaby Deslys ». D'autres écrivains firent de même, quand elle ressuscita, dans un film de Nozière, *Le Jeu de hasard*, où on la voyait se lever, où il semblait qu'elle sortait de la tombe, vivant de la même vie que son danseur Harry Pilcer...
 La légende prenait corps. Le problème qui se posait, à savoir si Gaby Deslys était issue de la famille Caire ou de la famille Navratil eut d'autant plus d'importance que l'héritage

de Gaby était copieux : 9 millions et demi, représentés par ses bijoux, ses immeubles et ses collections. Le quart de cette fortune revenait de droit à Mme Caire, mère de Gaby, et à la sœur de celle-ci, Mme de Covait. Harry Pilcer recevait un legs de 250.000 et une pension de 1.500 francs par mois...
 Sur quoi se fondaient donc les prétentions des hongrois qui n'ayant pu toucher le cœur de Gaby vivante, la voulaient pour eux seuls après sa mort ? Sans entrer dans le détail de l'histoire, je puis en fournir la clef. Gaby Deslys, née, ne l'oublions pas, le 4 novembre 1881, avait adopté pour se rajeunir, la date de naissance de son frère Léon, né à Marseille le 31 octobre 1885, le même jour que Edwige Navratil à Horni-Mostenice en Moravie. Elle s'était donc rajeunie de quatre ans, et croyait pouvoir se livrer sans malice à se subterfuge puisque son frère était mort. Cette fausse date de naissance fut portée sur son acte de décès, comme il l'avait été sur d'autres pièces officielles, des passeports par exemple. La famille Navratil, qui pour retrouver une fille dont elle n'avait pas de nouvelles, s'était livrée à des recherches sur l'état-civil de Gaby Deslys, avait été frappée d'une part, de la coïncidence de la date de naissance de Gaby avec celle de leur propre fille, et d'autre part de la différence existant entre l'acte de naissance en question et celui de Gabrielle Caire... La ressemblance de leur fille avec Gaby Deslys, leur vie analogue, leur commun métier, et peut-être le fait qu'à une certaine époque Edwige Navratil a laissé croire qu'elle dansait sous le nom de Gaby Deslys, ont fait le reste...
 Aujourd'hui Edwige Navratil, retrouvée à Biarritz, va dissiper complètement le mystère, puisque s'offrant à une confrontation elle sera vraisemblablement reconnue par les siens.
 L'alerte fut chaude cependant, puisque la police, troublée elle aussi, par les coïncidences qui avaient frappé la famille Navratil, intervint, fit une enquête.
 Tout est bien qui finit bien. Mais Edwige Navratil n'eût-elle pas été retrouvée que la vérité n'eût pas été douteuse. J'aurais pu apporter à M. Ameline, commissaire aux délégations judiciaires, le nom des amies de pension de Gaby Deslys, qui la revirent plus tard en pleine gloire. J'aurais pu lui en donner une autre preuve évidente, le témoignage de la morte.
 C'est une lettre, bordée de deuil, tracée d'une longue écriture. Elle fut adressée de New-York par Gaby à son amie fidèle, Mme d'Alaza, au lendemain de la mort de M. Caire.
 « Ma chère Blondi, écrivait-elle, je viens d'avoir un grand chagrin. J'ai perdu mon père subitement, et la douleur que j'en ressens est telle que je me demande comment on peut résister à une aussi grande douleur... Je suis à New-York depuis six mois où je joue avec un grand succès. Je n'ai donc pu me rendre à Marseille pour accompagner à sa dernière demeure mon père chéri. Du reste je n'ai appris sa mort que récemment et ne serais arrivée que quinze jours après. Heureusement que ma mère, (Mme Caire) et ma sœur Matidon (Mathilde) sont avec moi... Ce serait vraiment trop triste d'être seule dans un pays étranger... Mon père repose à Marseille dans le tombeau de notre famille. Va le voir, va bien sur sa tombe puisque tu es ma seule amie... »
 Gaby Deslys a donc maintenant le droit de reposer doucement, dans la terre chaude, où la brise de la mer lui apporte le parfum des fleurs de la côte.
 Et quant à Edwige Navratil, sœur, sinon par les liens du sang, mais du moins par la ressemblance de la riante déesse de la danse ?
 — Cette affaire aura eu pour résultat inattendu, nous disait un de ses familiers, de rendre une fille à sa famille...
 Henri DANJOU.



DU MYSTÈRE

GRANDS PROCÈS

Le drame des Baux

Après le long procès, mais qui ne laissait place à aucun doute, des sinistres bandits de Marseille, une autre affaire, infiniment troublante celle-là, va être soumise à l'appréciation des jurés d'Aix-en-Provence : pendant deux journées d'audience, et sinon davantage, on évoquera la mort mystérieuse de Miss Olive Branson, dont le cadavre fut découvert, le 26 avril 1929, au fond d'une citerne, dans sa propriété du « Mas de Chiscalle », à un kilomètre des Baux...

Fille d'un colonel anglais et apparentée à la meilleure société de Londres, Miss Branson était née aux Indes, à Madras, en 1885. Au cours de nombreux voyages en Provence, elle avait été particulièrement attirée par l'adorable lumière qui se joue dans les oliviers ou sur le chaos des pierres du Val d'Enfer...



Miss Olive Branson.

Miss Olive Branson était un peintre de talent elle avait exposé à Londres... On la voyait souvent dans les sentiers de la « Montagnette », à travers les Alpes, avec son cheval ; ses chiens, de magnifiques « grey-hounds », l'accompagnaient... Elle avait acheté pour 75.000 francs le « Mas de Chiscalle » et, peu après, à la fin de 1928, l'hôtel de Monte-Carlo, qui se trouve à l'entrée des Baux ; l'hôtel appartenait à M. Pinet ; miss Branson en confia la gérance à l'un des fils de l'ancien hôtelier, François ; comme elle ne voulait pas avoir de domestiques à demeure, le ménage du mas lui était assuré par une sœur de François, Pinet, Mme Girard, qui habitait l'hôtel...

Le vendredi 25 avril, l'Anglaise avait quitté le mas ; le soir, Mme Girard ne la vit pas rentrer et pensa qu'elle était restée à l'hôtel ; mais, le samedi matin, elle s'inquiéta en ne la voyant pas à Chiscalle... Des recherches furent entreprises... A une heure de l'après-midi, le corps vêtu d'une chemise de nuit rose était trouvé dans la citerne ; la tête était trouée d'une balle qui avait été tirée entre les deux yeux...

L'enquête de la gendarmerie de Saint Rémy avait d'abord conclu au suicide : Miss Branson avait dû s'asseoir au bord de la citerne, elle s'était blessée mortellement avec l'arme qui lui appartenait et son corps était tombé...

Si l'on n'avait pas vu l'artiste rentrer chez elle, il n'en était pas moins certain qu'elle y était revenue le vendredi soir ; on avait trouvé les restes du repas ; dans la chambre, les vêtements de la morte étaient disposés avec ordre...

Détail curieux : Miss Branson qui n'avait d'autre garde que ses quatre chiens, laissait, la nuit, la porte du mas ouverte... les chiens n'aboyèrent pas dans la soirée du 25 ; et cependant, vers neuf heures du soir, des voisins entendirent un bruit qui ressemblait à un claquement.

La citerne est située tout près de la maison, à quatre mètres.

Les neveux de Miss Branson, prévenus immédiatement, ne crurent pas au suicide... Les premières conclusions de l'enquête paraissaient infirmées par des renseignements nouveaux, par des constatations techniques...

Le 2 mai, le Parquet de Marseille se transportait aux Baux. Le commissaire Guibbal, qui dirigeait les recherches, eut alors la révélation d'un fait qui devait donner à l'affaire une orientation imprévue.

La police eut la conviction que Miss Branson avait été assassinée par... François Pinet, le jeune gérant de l'hôtel de Monte-Carlo, dont elle était, à l'insu de tous, depuis un an, la maîtresse...

Après quelques réticences, Pinet avait été obligé de confesser sa liaison. La réserve qu'il avait adoptée tout d'abord pouvait s'inspirer par un sentiment de galanterie élémentaire... Mais il ne lui avait pas été possible de nier plus longtemps, lorsque, dans son portefeuille, avait été saisie cette lettre que Miss Branson lui avait écrite le 2 décembre 1928 : « Cette lettre est pour vous, Je vous écris du lit... il est probable que je deviendrai une bonne amie vieille de 90 ans... Mais on ne sait pas ce qui peut arriver ; aussi j'ai décidé de tester en votre faveur. Je vous laisserai donc mon hôtel « Monte-Carlo ».

Et dans la chambre de Pinet, fut trouvé le testament, daté du 24 décembre :

« Moi soussignée, Edith-Oliva Branson, lègue mon hôtel des Baux et de Monte-Carlo à M. François Pinet, de Baux.

L'amant de Miss Branson n'avait pas parlé du testament : le 7 mai, il était mis en état d'arrestation et écroué à la prison de Marseille.

François Pinet était allé au mas de Chiscalle le vendredi soir ; il l'avait reconnu au cours du premier interrogatoire que lui avait fait subir le commissaire Guibbal.

« Ce soir-là, dit-il, j'étais à Maussane, où j'étais allé chercher du pétrole pour Miss et du lait pour ses chiens. Je suis parti de ce village entre 19 h. 45 et 20 heures et je me suis rendu au mas. J'étais chez Miss Branson vers 20 h. 10. J'ai déposé les bidons et le lait et je suis reparti immédiatement... »

« Il ne s'est jamais rien passé entre nous aux Baux ; nous sortions souvent ensemble, vous comprenez... »

« Quand j'ai quitté le mas, il faisait nuit et j'ai dû allumer les phares de mon automobile pour éclairer ma route.

« Or, les trois voisins qui ont entendu la détonation dans la soirée du 25 avril ont affirmé qu'à ce moment-là, la nuit n'était pas tout à fait tombée ; il faisait encore jour... »

L'autopsie du cadavre sembla confirmer l'hypothèse du crime : le trajet de la balle qui avait traversé le crâne de haut en bas paraissait indiquer qu'elle avait été tirée ; il est en effet assez surprenant que la personne qui se suicide tienne son revolver la crosse en l'air...

D'autre part — et c'est un point encore plus important — on ne trouve dans les poumons aucune trace de l'eau qui s'y fût logée, si Miss Branson s'était jetée vivante dans la citerne.

Enfin, pourquoi ce suicide ? Miss Branson disait ses parents, n'avait aucune raison de vouloir mourir ; on l'avait vue, l'été précédent, à Sault, au pied du Mont-Ventoux, villégiaturer pendant plusieurs semaines dans une pension de famille, et elle s'y était montrée fort gaie...

Cependant, il faut le reconnaître loyalement, tout cela, ce n'est que présomption... Et François Pinet a toujours protesté avec un calme que sa longue détention préventive n'a pas diminué, de son innocence.

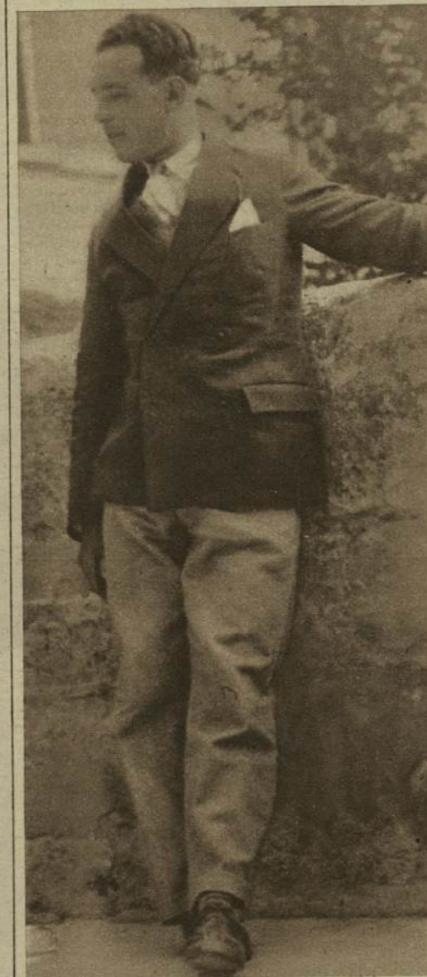
L'opinion publique s'est émue : la population des Baux et des alentours a adressé au procureur de la République, en septembre dernier, une pétition couverte de nombreuses signatures.

Le drame des Baux a provoqué partout une émotion légitime : les premiers renseignements fournis par la presse ayant conclu au crime et porté les soupçons sur l'ami de Miss Branson, le public, tristement impressionné, est anxieux d'éclaircir ce mystère...

La perquisition dans la maison ne permet de découvrir aucune trace de crime ni de suicide...

Malgré les interrogatoires, les enquêtes successives et les investigations dans tous les domaines, il semble n'exister à nos yeux aucune charge réelle contre Pinet. On ne trouve, nous dit-on, comme preuve de culpabilité, qu'une différence d'une demi-heure entre l'instant précis de l'arrivée de Pinet aux Baux et le bruit de la détonation entendue par les voisins.

Ce drame troublant a jeté le discrédit sur les Baux et Saint-Rémy, ce centre d'excursions si pittoresques, et trois américaines, installées depuis quarante-huit heures pour trois mois aux Baux, sont parties précipitamment...



François Pinet.

« Jaloux de la bonne réputation de notre contrée, où la population campagnarde, travailleuse et accueillante a le culte de la bonté, nous avons eu pour devoir de procéder à une minutieuse enquête... pour éclairer notre conscience... »

La pétition réclamait la mise en liberté de François Pinet ; mais cette faveur ne fut pas accordée.

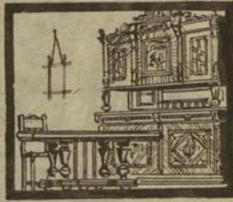
Le procès est fixé pour deux audiences les 17 et 18 janvier. M^e Dorlac de Borne, défenseur de François Pinet, est persuadé que le jury d'Aix acquittera son client.

Jean MORIÈRES.

CATALOGUE VIENT DE PARAÎTRE
1930
LA PLUS IMPORTANTE FABRIQUE DE MEUBLES
NOTRE
CATALOGUE
adresse GRATUITEMENT
sur demande
accompagnée du bon ci-dessous.



Expéditions
franco port et
emballage



DES MEUBLES SOLIDES
Nous n'employons que des bois secs

N° 14 ter
CHÈNE
MASSIF
1325 fr

DES MODÈLES BIEN ÉTUDIÉS

Nous créons journellement

DES PRIX IMBATTABLES

Nous vendons directement notre fabrication

DES FACILITÉS DE PAIEMENT

vous seront accordées

Série 32
CHÈNE
MASSIF
1795 fr



Valeur
réelle
3500 fr

Rendez-nous visite,
vous serez édifiés

NOUS DERNIÈRES
CRÉATIONS

Série 35



Valeur
réelle
3250 fr

EST GARANTI POUR LONGTEMPS

Noyer Ramageux

Armoire 3 portes, démontable
en 140

Lit de milieu en 140

Table chevet dess. marbre

2695 fr

OFFERT A TOUT ACHETEUR

coffret contenant tous les
produits nécessaires à
l'entretien des meubles.

Loupe d'Orme

et Bronzes

Buffet dess. marbre en 150

Table ovale 3 all. en 115 x 130

6 Chaises assorties renforcées

2495 fr

E. LEVITAN

MAGASIN GÉNÉRAL D'AMEUBLEMENT

63 B^e Magenta-Paris
Succursale au CAIRE

BON à découper et à faire
parvenir aux Établisse-
ments LEVITAN, 63 Boulevard
de Magenta, pour recevoir gra-
tuitement le catalogue N° 72

VOULEZ-VOUS un STYLO

ÉLÉGANT et pratiquement INUSABLE ?...

un PORTE-MINE automatique

MODERNE ET TOUJOURS PRÊT ?...

REMPLISSEZ et signez le BULLETIN ci-dessous

et vous recevrez, dans un magnifique écrin, les deux pièces suivantes :

Un Stylographe « Utilor » (marque déposée)

à remplissage automatique, plume en or 18 carats, à pointes d'iridium inusables, et

Un porte-mine automatique « Utilor »

à mine toujours aigüe, les deux articles tout en ARGENT

MASSIF ou en métal PLAQUÉ OR laminé, à votre choix.

Article riche - Incassable - Inusable - Garanti

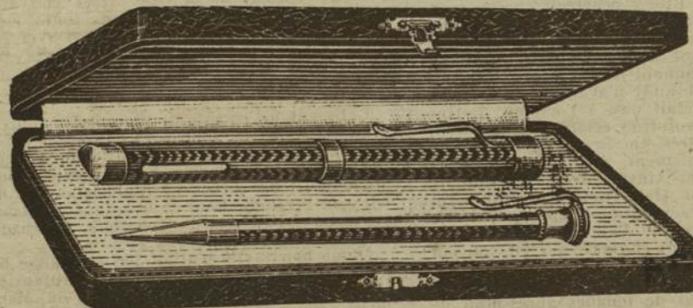
Gardant toujours sa valeur de métal précieux.

C'est un admirable CADEAU

que l'on peut offrir en toute occasion

FÊTES, ANNIVERSAIRES, ou comme ÉTRENNES

12 MOIS DE CRÉDIT



Ces deux articles comportent tous les perfectionnements de la Technique Moderne, et sont GARANTIS contre tous vices de fabrication. Ils sont livrés avec un CRÉDIT DE 12 MOIS, ce qui constitue la garantie la plus effective, aux conditions du BULLETIN de COMMANDE ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser la parure STYLO ET PORTE-MINE dans son écrin comme décrit dans l'annonce, en Argent ou en Plaque Or laminé au prix de 168 frs que je m'engage à payer tous les mois par traites de 14 frs jusqu'à complet paiement. Port franco. Frais d'encaissement de 1 fr. par quittance.

Signature :

Nom

Prénom

Adresse

Ville

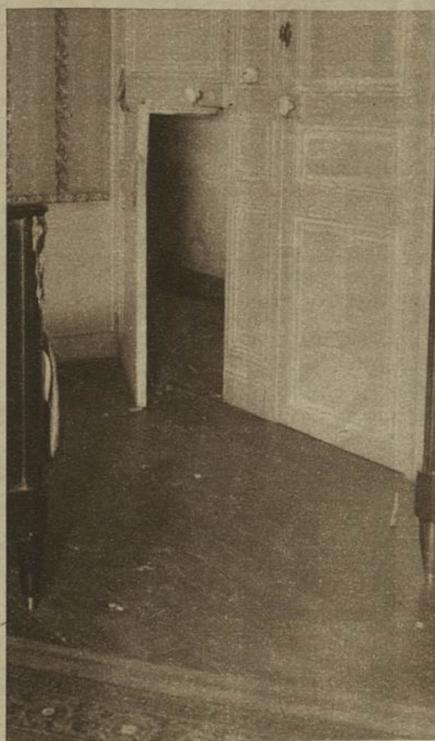
Département

Indiquer Argent ou Plaque Or

Découper ce Bulletin et l'envoyer à

l'ÉCONOMIE PRATIQUE S.A., 15, rue d'Enghien, PARIS-X^e

QUAND LES VILLAS DORMENT...



Les panneaux des portes sont découpés avec adresse.

QUELQUES kilomètres de Paris, sur la ligne du Bourget, est une charmante localité : Sevrans-Livry.

L'ensemble des maisonnettes légères, des villas plus somptueuses, entourées de jardinets ou de cours au fin gravier, constituent un lotissement agréable à l'œil où l'on peut croire qu'il fait bon de vivre. Les voies ne sont pas des fondrières, les habitations ne sont pas des abris de fortune sans éclairage, sans confort.

Le voyageur de passage peut, en voyant ces lieux, imaginer la configuration, la structure et les formes d'un Eden.

Eh bien! cet Eden est un... purgatoire.

Les cambriolages en série.

Sevrans-Livry, depuis deux mois, est marqué d'un signe malheureux sous lequel opèrent, sans vergogne et sans crainte, le malfaiteur habile, le hardi cambrioleur.

Il n'est presque pas de jour qu'une de ces coquettes villas ne soit visitée par des mandrins qui la pillent en l'absence de son propriétaire et qui s'enfuient pour recommencer un peu plus tard, un peu plus loin, leurs exploits.

En deux mois, vingt-deux cambriolages ont été commis. C'est une belle moyenne, c'est même un record. La gendarmerie de Sevrans-Livry est sur les dents et il faut prévoir la mise en marche de la 1^{re} Brigade mobile ou de la police judiciaire pour peu que continuent les vols dans cette paisible localité.

Ce travail — diurne ou nocturne — effectué par des bandes organisées, n'enrichit pas les malfaiteurs. On ne met pas des tableaux de maîtres, des bijoux de grand prix dans la villa d'un lotissement. Les auteurs de ces coups de main glanent du linge, des bouteilles de vin, parfois de l'argent. Mais peu de chose : la plus importante de ces expéditions n'a rapporté que 20.000 francs aux malfaiteurs.

Ce qui n'empêche pas les habitants de Sevrans-Livry de trouver mauvais que les bandes aient jeté leur dévolu sur leurs modestes demeures. Le butin est maigre mais proportionné à leur condition. Aussi montrent-ils beaucoup d'humeur!

Seuls, les gendarmes de la localité ont conservé le sourire. Ils savent bien que,

finaleme nt, ils purgeront Sevrans des bandes qui l'infestent. Ils ont déjà mis la main au collet de dix malfaiteurs et ils ont déjà retrouvé une partie des objets volés. Ils ont à cœur de compléter leur tâche, bien commencée, et ils n'épargnent pas leurs veilles pour en venir à bout.

Dès le premier cambriolage, les gendarmes avaient compris qu'ils n'avaient pas en face d'eux de ces redoutables bandits qui, pincés monseigneur et revolvers au poing, forcent les serrures, défoncent les meubles, frappent et tuent quand ils sont dérangés.

Des vols comme ceux-là ne pouvaient être commis que par de petites canailles, connaissant bien la localité.

Ils s'étaient à peine trompés, ce qui n'empêcha pas leur surprise d'être grande après les premières arrestations.



Les 19, 20, 23 et 27 octobre, quatre villas furent pillées. La bataille commença entre les gendarmes et les malfaiteurs. La première phase de ce combat fut courte. Dans la nuit du 5 au 6 novembre, les gendarmes en « planque » depuis huit jours, surpris par trois hommes dans le lotissement des Primevères. Ou plutôt, ils surpris leur fuite éperdue car à la vue des uniformes, les trois suspects avaient bondi, traversé la voie ferrée et ils ne s'étaient arrêtés que beaucoup plus loin, au lotissement de Villepinte. Grâce à la rapidité de leur course, ils n'avaient pas tardé à distancer les gendarmes, mais ceux-ci n'en montrèrent nul découragement. Au lotissement de Villepinte, ils retrouvèrent, tapis derrière une maisonnette, les trois hommes qu'ils avaient poursuivis.

Ceux-ci ne trouvèrent tout d'abord qu'une excuse aussi piètre que leur cachette. Ils dirent : « Nous nous promenons. »

Ce n'est pas un lieu de promenade que l'ombre de trois mètres de mur! Les gendarmes ne sont pas si naïfs. Ce n'est plus que dans de très vieilles opérettes ou comédies, dans de très anciens contes humoristiques qu'on trouve des gendarmes avançant de telles couleuvres.

Ceux de Sevrans-Livry ne s'arrêtèrent pas à la puérité de l'explication : ils conduisirent les trois hommes à la gendarmerie.

En cours de route, dès que le groupe fut sous les feux des lampes électriques, les gendarmes eurent un haut-le-cœur en identifiant leurs prises. Ce n'étaient pas des hommes, mais des jeunes hommes, presque des enfants; ce n'étaient pas de pâles voyous mais des garçons de bonnes familles.

Le chef de la bande, Marceau Lorient, n'a que 16 ans; ses complices, Lucien d'Aissailly et André Blérot ont le même âge. Lorient avait un revolver dans sa poche et Blérot, durant le trajet, tenta de se débarrasser d'un petit pistolet à cinq coups qu'il portait sur lui ce soir-là. D'autres fois, c'était à Lucien d'Aissailly que revenait le triste privilège d'être armé, au cours des expéditions.

Ces gamins, plus stupides que dangereux, mais malgré tout malfaisants, entendaient-ils jouer aux bandits?

Toujours est-il qu'ils avouèrent neuf cambriolages de villas.

Le premier, commis chez M. Lemaire, ne leur rapporta que 15 francs : le prix de vente à un brocanteur d'une bicyclette volée.

Dans un café à l'enseigne « Au pas bîleux », ils avaient trouvé du vin de Champagne et des liqueurs; chez Mme Petit, des bijoux, du linge et 1.650 francs; chez M. Liénart, six chemises neuves qu'ils revendirent dix sous pièce; chez M. Amboul, du vin et 700 francs; du vin encore chez M. Boubert et, dans une succursale. « Maggi » des boîtes de conserve, des œufs, du beurre.

Presque toutes ces marchandises furent retrouvées dans une chambre d'hôtel, 19, rue Hérold, à Paris. Mais des 2.400 fr., il ne restait plus rien et le vin avait été bu...



Lorient fit des aveux; Blérot, son lieutenant, en fit d'autres.

Blérot, avant d'être arrêté, avait une ambition : constituer une bande dont il serait le chef et qui concurrencerait, dans le mal, la bande à Lorient.

Il y réussit. En compagnie de trois autres garnements : Robert, Forestier et Gondaric, il entreprit, à son compte, une expédition contre le café « Au pas bîleux ». Elle réussit pleinement. Cette nuit-là, ils emportèrent dix bouteilles de champagne, quelques flacons de Vieille Cure et de Bénédicte.

L'inquiétude gagna le patron du « Pas bîleux ». Il se faisait de la bile et commençait à trouver que sa « cave » fondait trop vite. Il tendit des pièges, prépara des embuscades, mais les jeunes cambrioleurs qui, dans le jour, consommaient chez lui, étaient tenus au courant de ses projets et ils ne tombèrent pas dans le traquenard. Ils encourageaient le débitant à multiplier les chausse-trappes et riaient de sa colère.

Au fur et à mesure que la cave du « Pas bîleux » perdait de sa valeur, celle de Mlle A..., dite « Pépé », gagnait des unités. C'est là que Blérot garait son butin. Certains soirs, toute la bande se réunissait chez Pépé. On buvait les liqueurs; le vin de Champagne pétillait dans les verres et les yeux des adolescents brillaient... Pépé se faisait tendre; elle ne ménageait pas ses faveurs qu'elle accordait à tous, sans respecter la hiérarchie.

Voilà ce que raconta Blérot.

Deux jours après, Forestier, Gondaric et Robert étaient arrêtés.

Les cambriolages continuèrent. C'était à n'y rien comprendre : deux bandes sous les verrous, six malfaiteurs arrêtés, des aveux faits qui paraissaient complets et sincères et les mauvais coups ne cessaient pas.

Les gamins n'avaient ni menti, ni dissimulé. Mais il existait une troisième bande dont le chef, André Malbranque, fut arrêté le 6 décembre avec ses complices : Tupin, Kéfig et Ragot.

Ceux-là ont cinq ou six cambriolages sur la conscience.

Tous ces jeunes gens, de bonne famille, je l'ai dit, se connaissaient mais ne se faisaient pas de confidences.



Les cartonniers sont vidés de leur contenu. les dossiers sont visités...

La bande à Lorient croyait être la seule à « travailler » Sevrans-Livry; elle ignorait la bande à Blérot qui ignorait l'existence de la bande Malbranque; de son côté, celui-ci ne se connaissait pas de rivaux.

Tous opéraient de la même façon. Ils n'ignoraient pas que certaines villas n'étaient habitées que le samedi soir et le dimanche par leurs propriétaires, pour la plupart des commerçants parisiens. La nuit venue, ils escaladaient la clôture précaire du jardin, forçaient la serrure de la cuisine et opéraient tranquillement. Ils s'attardaient parfois à dîner dans la villa, voire à y coucher. C'était hardi, mais ils étaient tellement au courant des mœurs des propriétaires qu'ils ne risquaient pas grand-chose.

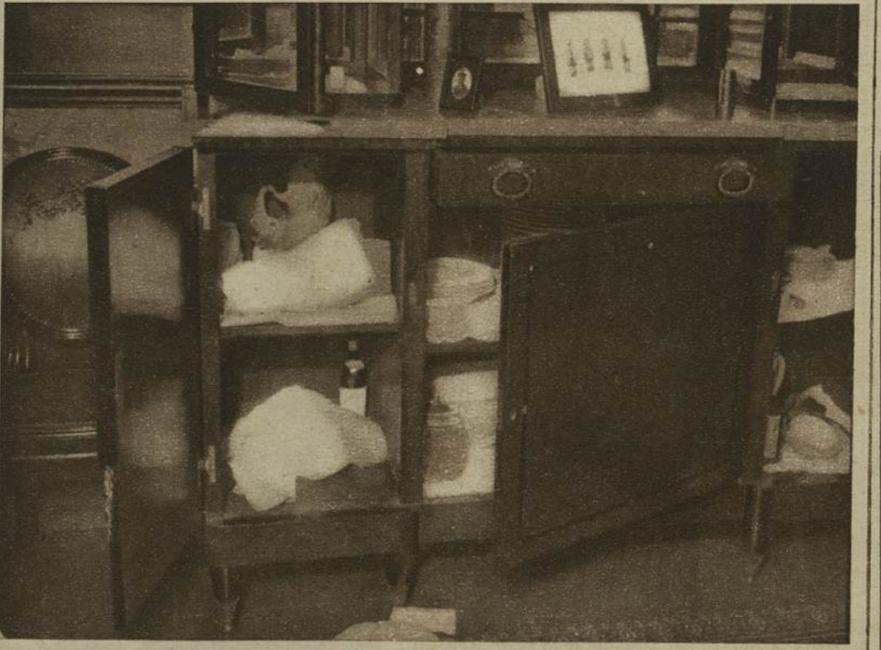
Ces arrestations successives soulagèrent les habitants de Sevrans-Livry et le patron du « Pas bîleux ».

Pas pour longtemps. Voilà que trois nouveaux cambriolages viennent d'être commis. L'un, le 31 décembre, chez M. Menier, rue Ernest-Pivot; les deux autres chez MM. Bérout et Koudretovitch. Ces deux dernières opérations rapportèrent 34.000 francs aux malfaiteurs.

Du coup, la colère a gagné les propriétaires de villas. Ils réclament une épuration rapide et définitive. Les gendarmes ne pensent pas que les cambrioleurs tiendront longtemps encore contre leur vigilance.

C'est bien possible, mais il restera que l'histoire de Sevrans-Livry pose la question de la police dans les lotissements. Il n'est pas facile, évidemment, de surveiller des villas dont beaucoup sont abandonnées cinq jours sur sept, mais des opérations massives, faites de temps en temps par la brigade de banlieue de la police judiciaire, s'appuyant sur les gendarmeries des localités, donneraient sans doute à réfléchir aux malfaiteurs.

M. LECOQ.



A la recherche d'argenterie, facile à vendre aux recéleurs, les cambrioleurs apportent un soin particulier dans la fouille des buffets de salle à manger.

UN DOCUMENT SENSATIONNEL

LE PROCÈS DE MADAME LAFARGE

Compte-rendu officiel du célèbre procès publié par JACQUES HÉRISSEY

Un vol. : 12 fr.

ÉMILE-PAUL

PIERRE MAC ORLAN

Villes

Voici des filles des femmes des hommes et des rues

Un volume, 12 fr.



Ce n'étaient que papiers fantaisistes, coussins multicolores, poupées à foison.

III. - Coussins et poupées

À nuit où Guy avait cassé, d'une balle de revolver, le poignet d'une femme ivre et droguée, je l'accompagnai à son domicile — je le connaissais depuis plus d'une année et, depuis plus d'une année, il m'avait maintes fois témoigné son amitié. Cependant je n'avais jamais été chez lui.

Les hommes qui ont le caractère et les occupations de Guy ne sont guère casaniers. Leur existence se déroule dans les cafés, sur les champs de courses, à travers les rues et les places de Montmartre. Aussi habitent-ils pour la plupart à l'hôtel ou dans de petits appartements meublés situés à quelques centaines de mètres au plus de la place Blanche, de la place Clichy, de la place Pigalle ou du square d'Anvers.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir que Guy occupait (dans ce même rayon, il est vrai) un logement assez vaste, confortable et visiblement aménagé par ses soins avec une méticuleuse sollicitude. Ce n'étaient que meubles contournés, papiers fantaisistes, coussins multicolores et tendres, poupées à foison.

— Une vraie bonbonnière, hein ? s'écria Guy avec une satisfaction profonde.

Ayant joui quelques instants de ma stupeur il ajouta :

— Enfonce-toi dans le divan. Tu verras s'il est bon. Je vais te chercher du champagne et me laver le front.

Guy revint bientôt avec un magnum de Mumm dans les mains, et la tête bandée d'un mouchoir à travers lequel apparaissaient des taches rouges. Il déboucha la volumineuse bouteille, remplit deux verres, trinqua, et, ayant avalé le sien d'un trait, déclara :

— Il y a plus de sang que de mal. Je n'aurai même pas de cicatrice.

Puis, une lueur dangereuse passa dans son regard brun, un sauvage rictus crispa ses lèvres à l'ordinaire gouailleuses, et je reconnus à ces signes l'homme dont les pires bandits de Montmartre, les meurtriers, les escrocs, les carambouilleurs ne parlent qu'avec respect et crainte en affirmant :

— C'est le plus déterminé et aussi le plus intelligent. Il nous possède tous.

Donc, ayant pris, pour une seconde seulement, son visage de « coup dur », Guy murmura :

— Tu as vu si je lui ai proprement brisé la patte ?

— Mais une femme... tout de même, ne pus-je m'empêcher de répliquer.

— Tu me fais bien rigoler, dit Guy avec tranquillité. Alors, parce qu'elle n'a pas la poitrine plate, je dois me laisser assassiner par elle, et un homme, même s'il est moins dangereux que cette garce-là, je peux lui tirer dessus. Tout ça c'est des réglemens pour des gas qui ne sortent qu'avec leur bonne. Si tu avais mon âge et la vie que j'ai menée, tu comprendrais qu'il faut faire du mal avant qu'on t'en fasse. Le reste c'est des histoires. Et me faire mal, elle le pouvait... Viens un peu.

Il me prit par le bras — ce qui me fit sentir une fois de plus l'extraordinaire force nerveuse accumulée dans ce corps maigre, vif — et m'entraîna vers la cuisine. Là il prit une bouteille vide et d'un coup sec brisa le fond sur l'évier. Il approcha de mes yeux les arêtes brillantes de la cassure et je reculai involontairement. On eût dit un faisceau de poignards empoisonnés.

— Ça n'est guère plaisant, pas vrai, ricana Guy. On ouvre une gueule comme du beurre avec cet outil-là. Il ne faut pas être très fort et la garce était excitée.

Tandis que nous revenions vers le salon bariolé, vers les coussins et les poupées, Guy me prévint :

— Fais bien attention le jour où tu auras en

face de toi un mec ou même une femme avec une bouteille cassée. Si tu as un pétard, tire vite, sinon un coup de tête dans l'estomac. J'étais bien môme et bien novice, je te jure, quand je me suis servi de cette arme-là pour la première fois et j'avais affaire pourtant à une terreur, à un colosse. Je l'ai si bien éventré qu'il n'a jamais plus fait peur à personne... Depuis ce soir-là, je me méfie.

Je remarquai qu'il ne disait mot du violoniste qui s'était écroulé, touché par la même balle et, tel que je connaissais Guy, je savais qu'il souffrait de l'ignorance où il se trouvait sur le sort de cet innocent frappé sans cause, et pas seulement pour l'influence que sa mort pouvait avoir sur son propre destin. Mais je savais aussi qu'il ne desserrerait pas les dents à ce sujet avant d'avoir eu des nouvelles précises.

Comme nous pensions tous deux à un même sujet dont nul de nous ne voulait parler, il arriva ce qui arrive toujours en ce cas : un long silence.

Quelles images, quels souvenirs, quels travaux obscurs, quelles terribles bagarres défilèrent sous le front de Guy, tandis que, verre après verre, nous vidions la moitié du magnum ?

Fut-ce le besoin de secouer leur trop pressante obsession ou simplement une association d'idées qui lui vint en promenant les yeux sur son appartement si bizarre pour un homme de sa trempe. Je ne sais, mais il me demanda :

— Savais-tu que c'est ici que fut amené du Palais de Justice après son acquittement et caché ici des jours et des jours X... ?

Je ne puis répéter, on le comprendra aisément pourquoi, le nom de celui que désigna Guy, et qui me laissa un instant incrédule. Mais j'affirme qu'il s'agissait du héros de l'un des procès politiques qui secouèrent le plus le monde dans ces dernières années. Et les précisions que me donna Guy ne purent me laisser aucun doute sur la véracité de son propos.

— Tu comprends, pour venger le chef que X... avait buté, à Paris un bon millier de gars étaient résolus d'avoir X... Tu as bien vu leurs têtes aux audiences. Si, même là-bas, on n'a pas vu de pétard, c'est que quelques amis et moi nous étions de garde. Si quelqu'un faisait mine de faire du bruit on lui marchait sur les pieds et on lui faisait sentir dans les côtes une crosse de revolver. Alors, à la fin du procès, nous avons cueilli X..., qui était prévenu, nous l'avons encadré, embarqué et, après quelques changements de taxis, je l'ai conduit ici. Tantôt moi, tantôt Barbou, on l'a gardé et je t'assure que ça aurait saigné avant d'arriver à lui, si jamais on avait découvert qu'il couchait sur le divan où tu es.

— Il est resté longtemps ?

— Deux semaines. Puis je l'ai mené, en douce, au bord d'un bateau et confié à un garçon de bord que je connais. Avec moi, on n'a besoin ni de billets, ni de passeports pour gagner la Turquie, la Grèce, les États-Unis ou le Brésil.

— Tu l'aimais donc bien ?

— Je m'en f... jusqu'à l'os.

— Alors ? pourquoi... ?

— Pour rendre service à son avocat...

Là encore un nom que je ne puis écrire. Guy acheva.

— Cet homme-là, c'est un homme. Il m'a tiré de rudes épines du pied. Il me traite bien. Si je me faisais buter pour lui, ça ne serait que régulier. Tu as compris ?

Le jour était venu. Guy éteignit l'électricité. Dans la pâle clarté qui fit trait soudain à travers les rideaux mauves, les faces des poupées prirent une vie étrange et malsaine. Guy, délicatement, redressa l'une d'elles qui s'était inclinée sur le coussin noir et vert où elle était installée, et répéta la phrase par laquelle il m'avait accueilli chez lui.

— Une vraie bonbonnière, hein ?

Il soupira, puis d'un air pensif :

— Et peut-être, à cause de cette folle, il va falloir voyager de nouveau.

Il changea de conversation, se força à quelques plaisanteries, décrivit les femmes qui avaient défilé sur son divan et ce qu'il avait fait avec elles.

— Je ne les garde jamais pour la nuit, dit-il, et j'en change tant que ça peut. J'aime, chez moi, l'ordre et la solitude.

A ce moment des coups rapides et frappés sur une cadence concertée retentirent à la porte.

Guy alla ouvrir sans se presser au messager qui, pourtant, allait lui apprendre son destin le plus proche. C'était un petit voyou, à l'imperméable froissé, aux yeux méchants et qui je ne sais pourquoi me fit penser à ce que m'avaient dit de Guy ses plus fervents admirateurs :

« Avec la situation qu'il a, il ne tue plus, il fait tuer. »

Le petit voyou, m'apercevant, consulta Guy du regard. Celui-ci lui ayant fait signe qu'il pouvait parler librement, l'autre annonça d'une voix en même temps traînante et dure :

— Tout s'est bien passé, le musicien n'a eu que son plastron d'abîmé. Il s'est évanoui de frousse. Personne n'a porté plainte. Et la même, quand elle est sortie de Lariboisière, je lui ai causé.

Elle se tiendra pénard.

Guy offrit un verre au petit voyou, puis, avec une indifférence de souverain pour un humble sujet, le renvoya.

■ ■ ■

Guy écarta les rideaux comme s'il avait besoin de voir dans une lumière plus vive l'appartement qu'il chérissait et que les nouvelles qu'il venait d'apprendre lui restituaient définitivement, ouvrit un admirable porte-cigarettes en platine, très long, très plat et fuma béatement pendant quelques secondes.

— Tu vois comme tout est question de chance, dit-il. Me voilà tranquille et libre d'aller à mes affaires. Il aurait suffi que la balle, déviée par le poignet sur qui je tirais ait eu un peu plus de pénétration ou même, tiens, que l'imbécile qui s'est évanoui ait eu une maladie de cœur, pour qu'à l'âge de quarante-cinq ans, malgré que je me tienne à carreau comme personne, je sois forcé



Il approcha de mes yeux les arêtes brillantes de la cassure...

ZD. H. S. D. E.



Et alors, tout à coup, je rencontre ses yeux ouverts, sans mouvement, fixés sur moi.

(Photos Detective)

de me remettre en route vers des patelins dont tu n'as pas même idée. Avec le pedigree que j'ai, si j'étais resté ici, tu penses bien qu'on ne m'aurait pas manqué. Et, tu es témoin, il n'y avait de ma faute en rien dans ce coup-là. Je vais te montrer une drôle de maison, parce qu'on a causé un peu trop de came... Une poule que je n'ai jamais tant vue me sauta dessus avec ma propre bouteille. J'encaissai un coup... Pour ne pas être éborgné au second, je tire... Un enfant de chœur aurait fait la même chose.

Il réfléchit, s'étira longuement.

— Si je n'avais pas tant d'expérience, dit-il, je me serais déjà sauvé. Résultat : les langues se seraient déliées, ma faute aurait passé pour un aveu. Tu te rends compte de la suite. Seulement, j'ai déjà trinqué cher une fois... je suis affranchi.

Il vit sans doute l'aiguille de la curiosité travailler mon visage et se mit à rire.

— Tu aurais dû te faire juge d'instruction, déclara-t-il, tellement tu es après ces histoires qui ne te regardent pas. Mais j'ai de la mémoire et je me souviens que je t'ai promis, en arrivant ici, de t'en raconter. Alors écoute. Et puis, bien que tu sois honnête homme, ça pourra te servir, on ne sait jamais.

« Ça se passait quelques jours avant l'armistice... Il faut te dire que la dernière année de la guerre je l'avais passée loin du front... gazé... réformé... J'étais donc revenu à Paris, ce qui n'avait pas fait l'affaire de tout le monde, bien sûr. J'en gênais quelques-uns qui s'étaient défilés et qui avaient tout le fromage de Montmartre. De plus on était bête dans ce temps-là. On se croyait supérieur parce qu'on avait vu les tranchées et celles d'en face. Pour tout dire, comme je suis pas plus bête qu'un autre, ça faisait de la concurrence et, par-dessus le marché, je crâçais. Je me suis donc fait des ennemis. Il y en avait deux surtout, des Marseillais, qui me cherchaient. Un jour, dans un bistrot, je les ai choqués peut-être de trop.

« C'étaient des hommes qui avaient fait leurs preuves. Je compris qu'il fallait se méfier.

« On se retrouve », me dirent-ils.

« Deux jours après, rentrant dans mon hôtel, un drôle d'hôtel, je te jure, et qui m'a donné le

goût des jolis appartements, tellement il était moche. Je vois que la patronne faisait un drôle de figure. Il faut te dire que j'avais couché avec elle en m'installant et que je lui avais fait des choses qui attachent. Je l'interroge. Elle ne dit rien sauf que deux Marseillais avaient pris la chambre à côté de la mienne, au deuxième étage.

« Un autre aurait peut-être changé de crèche ou averti des amis. Il n'aurait pas eu raison. Si tu files, c'est que tu as peur et c'est autant d'avantage pour les autres. Quant aux amis, j'aimais bien régler mes affaires tout seul. Je montai donc dans ma chambre en faisant du bruit comme si j'étais saoul. Puis, doucement, je suis sorti et je me suis mis, accroupi devant leur porte... J'ai passé la nuit comme ça. Au petit jour, les Marseillais ont ouvert en douce... Ils voulaient sans doute m'avoir de la même manière... Personne n'en saura rien... Au premier, j'ai mis un couteau dans la poitrine... Le deuxième je l'ai brûlé à bout portant. »

Guy était allongé dans un fauteuil tout noyé de coussins. Le soleil vernissait le taffetas des poupées. Guy continua :

— C'est là que les bêtises ont commencé... Je savais qu'un coup de pétard, dans l'hôtel dont je t'ai causé, personne n'y ferait attention. J'ai donc remis les deux corps dans leur chambre, j'ai fermé la porte à clef, mis la clef dans ma poche et suis sorti. La patronne déjà levée — c'était une travailleuse — me dit bonjour comme si de rien... Moi aussi... Et j'ai été prendre un café-crème. C'était l'heure... Mais, dis donc, j'y pense, tu en prendrais bien un. C'est plus que l'heure.

Toutes mes protestations ne purent fléchir Guy. Deux motifs ou même trois le poussaient à la cuisine : son sentiment de l'hospitalité, l'inoxorable appétit des fauves qui les force à se repaître, à s'abreuver à des heures fixes et aussi un sadisme, peut-être inconscient mais que j'ai souvent surpris chez Guy, et qui lui procurait un plaisir quasi sensuel à tenir, enfiévré, inassouvi, l'intérêt que je prenais à son terrible récit.

Il me fallut donc lui laisser le temps de préparer son café. Ce fut seulement lorsqu'il en eut apporté deux tasses fumantes qu'il reprit :

— A ce bar, le malheur voulut que je rencontre deux amis, deux vrais amis. Je dis le malheur, car je suis sûr que, tout seul, dans la nuit suivante, je me serais arrangé pour faire disparaître les deux Marseillais. J'ai fait des tours plus difficiles que ça.

« Seulement, il faut comprendre qu'il y a plus de dix ans je n'avais pas la même expérience, ni surtout le même contrôle. J'étais à la fois embêté de mes deux bons hommes et fier. C'est la vanité qui nous tue en général, dans notre milieu. J'étais encore tout chaud de l'affaire. Je la racontai aux amis.

« Ils m'admirent et ça fait toujours quelque chose, tu sais, de sentir l'admiration de deux hommes qui le sont.

« Puis ils s'offrirent pour sortir les corps. J'acceptai. Le soir ils s'amènèrent avec un énorme panier. On mit les Marseillais dedans et ils descendirent le colis sur une charrette à bras. Ils devaient le laisser quai de Bercy.

« Mais figure-toi qu'ils n'avaient pas fait deux pas que deux agents-cyclistes les abordent et leur demandent d'ouvrir le panier. Je suivais tout cela de ma fenêtre. Les amis firent ce qu'ils devaient faire. Ils laissent ouvrir de l'air le plus tranquille et pendant ce temps sautent sur les bécanes et filent.

« Tu comprends que l'affaire a fait un peu de bruit, ces deux machabées au milieu de la rue... heureusement l'armistice est venu... on a parlé d'autre chose. Moi qui étais encore jeunot, je prends peur et je file en Italie.

« Arrivé à Milan, on me coïna. Mon signalment est transmis en France. Demande d'extradition pour double assassinat... Accordé...

« Un wagon cellulaire vient me recueillir à Modane... »

« C'est là que j'ai fait le pire temps de ma vie et pourtant, je crois l'avoir dit, j'ai passé six ans au *hard labour* en Angleterre où on ne s'amuse pas tous les jours. Un wagon cellulaire est divisé en niches où on a juste la place de s'accroupir. Pour respirer il y a une planche qui bascule au gré des surveillants. Ces messieurs n'aiment pas à être dérangés. Alors, si pour un besoin tu demandes à être conduit là où il faut, plus souvent que ça ne leur plaît, ils baissent la planche pour un jour. Tu étouffes, tu fais sous toi.

« En général ça n'est pas bien terrible parce que le transport est assez court. Seulement cette fois-là, c'était le premier train cellulaire qui se promenait sur les rails depuis la guerre. Avant de me ramener à Paris on relâche à tous les points frontière, et comme c'était la démobilisation on nous laissait des jours et des jours sur des voies de garage. Bref, je fus balladé dix mois dans ce chariot ambulante.

« Et tout ça pour avoir un non-lieu.

« Mon avocat, celui dont je t'ai déjà causé, démontra au juge que j'étais en cas de légitime défense. »

Nous avions achevé le café. La journée avançait. Je m'attendais à ce que Guy, poliment, mais résolument comme tout ce qu'il faisait, me mit à la porte. Il ne m'avait jamais tant livré de son passé. Mais l'émotion du risque qu'il avait couru la nuit précédente, le bien-être de son appartement, l'évocation des journées si douces, devaient le disposer aux confidences, car, sans transition, il me raconta ceci :

— Tu me croiras, si tu veux, dans tout ce pétard je n'ai pas eu trop peur. Une fois j'ai vraiment tremblé et c'était pour une affaire de rien en comparaison. Un homme du monde, je ne plaisais pas, marié, m'avait promis vingt sacs si je lui rapportais les lettres que sa maîtresse, une femme du monde aussi, gardait chez elle pour le faire chanter. Je me trouvais sur le sable, je fus d'accord avec une petite relance sur le prix. Une nuit, je force gentiment la serrure et, comme j'avais le plan de l'appartement, je me dirige vers la chambre à coucher. J'avais des espadrilles, je sais faire tourner un loquet sans qu'il bavarde, de sorte que j'entrai sans plus de bruit qu'une souris. Pourtant, tu sais, c'est machinal, je mets à la bonne femme une lampe sourde sous le menton, de façon à l'éclairer sans que la lumière la réveille. Et alors, tout à coup, je rencontre ses yeux ouverts, sans mouvement, fixés sur moi. Le trac que j'ai eu, je l'ai senti si fort que j'ai mis la main à la poche. Tu as vu que je tire vite. J'ai failli la tuer, ce qui ne m'est jamais arrivé ne m'arrivera jamais que pour défendre ma peau. Heureusement, le même trac m'empêcha de faire un geste. Ma main sur le bouton de la lampe tremblait tant que je le lâchai et qu'elle s'éteignit. Dans l'obscurité, sans ces yeux fixés, je repris un peu mes sens. La femme ne bougeait pas. Je rallumai. Je retrouvai les yeux qui me donnaient la tremblote. J'éteignis encore. Pas un mouvement. Je la crus morte, mais non elle respirait... Alors, ayant fait de la lumière, je lui mis mon revolver sous le nez. Elle avait beau être forte, me disai-je, elle se trahirait. Elle resta la même, sans un battement de cils. Il me fallut bien croire ce que je voyais : elle dormait les yeux ouverts. Je raflai les lettres et m'en allai... Mais tiens, quand je suis un peu nerveux comme aujourd'hui, je ne puis pas penser à ces yeux-là... Ça me rend un peu dingue... Allons prendre l'air. »

Je me levai péniblement, comme engourdi par tout ce que j'avais entendu. Des coussins lilas tombèrent, entraînant deux danseuses de ciré. Guy grommela :

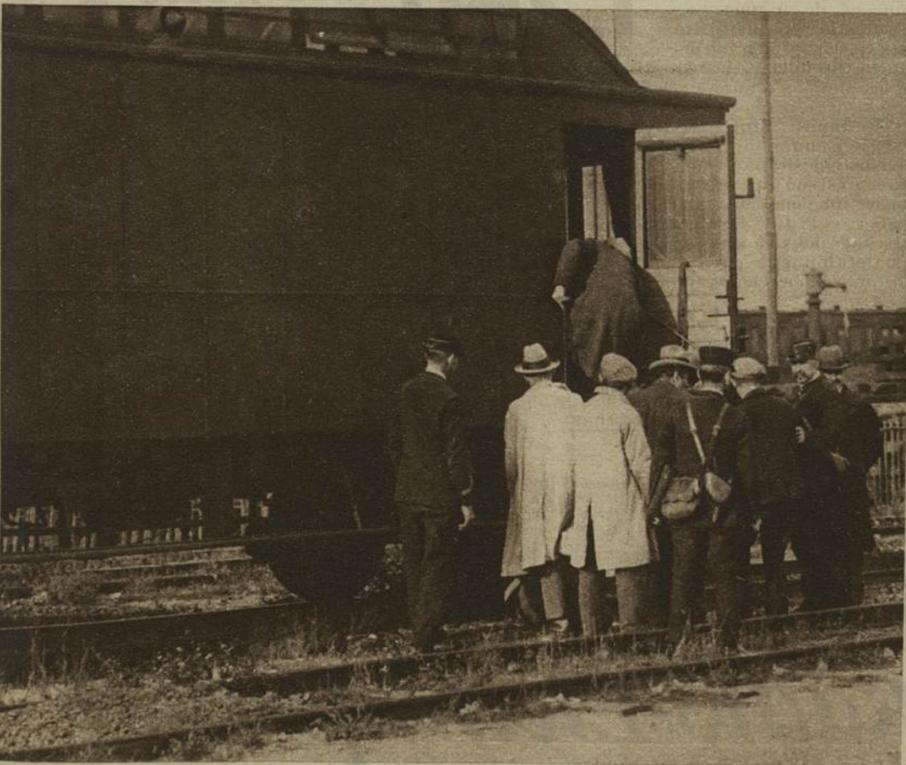
— Tu n'es pas soigneux.

Il remit toutes choses en place et ne ferma la porte sur moi qu'après avoir jeté un regard de tendresse à son salon.

(A suivre.)

J. KESSEL.

MOZART



Un wagon cellulaire vient me recueillir à Modane...

les canonniques

Roman de mystère par Etienne GRIL

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Dans une des chambres de l'hôpital de Vernon on a découvert le cadavre d'un nommé Yvon Laffillat, mort subitement au chevet de son fils qui, en traitement, sommeillait. Coïncidence troublante : à son réveil le fils était complètement guéri.

Le reporter Carline est venu enquêter sur ces faits mystérieux. Il rencontre d'étranges personnages : d'abord le Dr Berken qui soigne Laffillat ; puis la femme dudit docteur dont les allures bizarres intriguent et que son mari présente comme atteinte de démence ; elle est d'ailleurs confiée aux soins du docteur Marc Reipot, lequel dirige un établissement de cure mentale où les malades jouissent d'une liberté presque totale.

Carline n'est pas au bout de ses surprises : au cours d'un entretien avec le docteur Reipot, il apprend de celui-ci que non seulement Mme Berken est folle, mais que le docteur Berken, lui-même, l'est aussi.

CARLINE fit glisser son fauteuil en arrière, pour mettre un peu plus d'espace entre l'aliéniste et lui...

CHAPITRE III

Le revolver dans la poche.

— Avez-vous jamais imaginé, monsieur Carline, reprit le docteur Reipot après avoir éternué deux fois encore et sans paraître prêter d'attention au mouvement de recul du journaliste, qu'un homme puisse fabriquer sa folie, la faire naître à volonté et disparaître de même ? Non, n'est-ce pas ? Moi non plus, tout fameux aliéniste que je sois. C'est le cas de Jack Berken... Il n'en fit jamais la confidence qu'à moi, sans témoin... Ce fut le cas de sa femme, mais la malheureuse n'a pu résister à ce poison et l'intoxication l'emporta... Tous deux prennent de la folie comme d'autres des stupéfiants ; mais, tandis que le mari parvient à dissimuler son état et son vice, madame Berken emploie le poison à haute dose... Elle devient folle pour un rien... Vous l'avez vue tout à l'heure s'enfoncer dans son souterrain pour aller chatouiller ses ridicules canonniques... Un fait me trouble pourtant, parce qu'il fut exceptionnel : elle a pu, en pleine crise, s'arracher à sa folie pour vous recommander de prendre votre train... Ça ne lui est jamais arrivé, à ma connaissance du moins, monsieur Carline...

— Je vous prie de m'excuser, docteur, dit le journaliste, mais je ne comprends rien à tout ce que vous me racontez...

De nouveau, il désirait s'en aller et il tira sa montre, pour que le docteur n'oublie point l'heure du train. Cette histoire abracadabrante l'avait intéressé pendant cinq minutes, mais il lui tardait de se replonger dans un milieu normal et sain... Il songeait à Bruillard, qui avait peut-être vu des fous à Vernon et qui avait eu hâte également de se retrouver parmi des gens normaux, en pleine civilisation ; il en était mort, le malheureux. Tout à l'heure, lui, Carline, se trouverait sur le même quai où s'était affaissé son confrère dix ans plus tôt, à la même place peut-être...

Le docteur Reipot se leva en disant :
— Vous avez le temps, et ce ne sera pas long. Il alla tourner un commutateur, et cinq ampoules au plafond emplirent la pièce d'une clarté blanche ; il faisait encore jour dehors, mais Carline éprouva un soulagement sous la lumière artificielle qui dissipait l'atmosphère inquiétante dans laquelle il respirait depuis près d'une heure.

— Ce ne sera pas long, reprit le docteur en s'asseyant, et je ne suis pas fâché que cette occasion se soit présentée de confier à un tiers, qui va s'éloigner de Vernon pour n'y plus revenir, car je suppose, monsieur Carline, que vous avez une vraie parole d'honneur et que vous tiendrez celle que vous avez donnée à madame Berken, je ne suis donc pas fâché de vous confier ce cas étrange... On ne sait pas ce que réserve l'avenir, et bien que j'éternue chaque jour sans dommage depuis dix ans, il se peut que je meure aussi d'apoplexie un

jour dans un éternuement... Lorsque vous apprendrez cette nouvelle, vous pourrez faire un papier magnifique dans votre journal...

Carline put enfin saisir le regard du docteur ; derrière les verres épais, les yeux gris étaient nets ; ils démentaient l'allure guignolesque et tourmentée du visage rasé ; ils démentaient aussi la fantaisie de certaines paroles et le ricane ment inquiétant qui les accompagnait.

— D'après ce que m'a raconté monsieur Berken, qui éprouva un jour, il y a une douzaine d'années, le besoin d'épater un spécialiste de la folie, il a commencé à dérailler dès l'âge de huit ans... Comme tous les enfants, il s'est créé un coin réservé ; au gré de ses lectures et de son imagination, il se crut d'abord un prince, un roi tout-puissant ; il dominait son village, son pays, le monde ; il guérissait les malades et ressuscitait les morts ; en avançant en âge, il arbitrait les événements contemporains ; il imposait la paix aux peuples ; il découvrait des moyens scientifiques pour semer la mort et la vie par doses massives ; il inventait des moyens de transport extrêmement rapides et d'un maniement enfantin. Il étendait son pouvoir sur la terre, la lune et la planète Mars... Ce sont là des babioles avec lesquelles jouent les cerveaux de tous les gosses... Mais chez les autres, bien des choses s'éliminent... Berken, lui, depuis l'âge de huit ans, a suivi le même rêve... Il l'a consolidé et bâti à chaux et à sable... C'était un faible et un isolé ; il ne se confiait à personne et, plus il subissait de l'extérieur de choses désagréables, plus il amplifiait son royaume intérieur. A vingt ans, il se rendit compte qu'il filait tout droit vers la folie et que le temps n'était pas loin où il grimperait sur une borne pour déclarer aux passants qu'il était Jésus-Christ ou Napoléon... C'est le mécanisme normal de la folie : une petite idée couvée tout doucement et qui finit par prendre le pas sur les manifestations extérieures... Il s'arrêta à temps, mais il trouvait dans ses rêveries trop de jouissances pour se décider à les abandonner définitivement. Ce fut alors qu'il imagina un petit système, que je croyais avoir découvert pour le traitement des maladies mentales et la rééducation de la volonté... Car la folie n'est qu'une question de faiblesse de la volonté...

Il fallait d'abord éviter l'extériorisation publique des divagations de l'esprit ; Jack Berken s'astreignit, quel que fût l'attrait de ses imaginations, de leur couper net les ailes dès qu'il se mettait à parler haut ou à faire un geste incohérent.

C'est maintenant automatique ; dès que sa voix frappe ses oreilles, il abandonne tout et redevient normal ; c'est pourquoi, il sera impossible de le prendre en flagrant délit... Je n'ai de ce côté-là qu'un espoir : qu'il parte dans son rêve étant endormi et qu'il le poursuive éveillé... Mais c'est un faible espoir... Il m'a donné plusieurs échantillons de son savoir faire... Il imagina devant moi une histoire de machine qui le transportait à mille kilomètres à l'heure, qui allait au fond des mers, dont les phares dissolvaient instantanément toutes les matières et permettaient d'immenses voyages souterrains... C'était la plus belle folie imaginative que j'eusse connue... Et tout d'un coup, ce fut le Berken normal et raisonnable que vous avez vu ; il m'expliqua qu'un geste de la main, qu'il avait accoutumé de faire à un point fixe de son récit, l'avait ramené dans la normale... Trois fois dans la soirée, il renouvela l'expérience... C'était concluant...

— C'est concluant aussi pour moi, dit Carline, je me méfierai de mon imagination...

— Tout le monde est un peu fou, monsieur Carline ; si on me présentait un homme, en me le donnant comme le type normal, je démontrerais aisément que tous les autres sont fous... Le cas Berken était simplement curieux jusqu'à la mort de votre ami Bruillard ; je ne veux pas dire que cette mort eut un effet direct, puisque Berken n'avait pas vu Bruillard depuis quelques années et qu'il ne connut sa mort qu'après l'enterrement ; mais la disparition de Bruillard fit de sa femme d'abord une veuve, puis la femme de Ber-

ken... Avec le besoin de prosélytisme qui anime tous les intoxiqués, Berken éprouva le besoin de confier à sa femme le mécanisme de son imagination ; il la tenta, l'entraîna, l'aïda dans ses premiers essais imaginatifs, et il en fit une folle volontaire. Ce fut un élève remarquable... Vous avez pu en juger. J'étais en relations avec les Berken et j'ai pu suivre d'assez près l'évolution du mal... Puis-je même appeler cela un mal ?... Ce n'en fut un qu'à partir du jour où madame Berken révéla que sa volonté était moins forte que celle de son mari et que sur sa folle imaginative, dont elle est encore à peu près maîtresse, se greffa cette monomanie de l'éternuement, qui échappa à son contrôle... Et qui échappa au mien, ajouta le docteur avec une chaleur qui étonna le journaliste... Entrez !

On avait frappé à la porte. Rosa entra.
— Monsieur le docteur, dit-elle, madame Berken est au bout de sa crise... Elle désire qu'on lui serve son repas dans sa chambre et qu'on la laisse dormir la fenêtre ouverte...



« Mes malades ont l'impression d'être dans une pension. »

— Elle est dans la chambre bleue du pavillon trois ?

— Oui, monsieur.
— Eh bien ! c'est entendu. La chambre est au rez-de-chaussée et s'il lui arrive de se jeter par la fenêtre, elle ne se fera pas de mal... Rosa se retira.

Aucune fenêtre n'est grillée, expliqua le docteur, et mes malades ont l'impression d'être dans une pension... Il arrive bien que l'un d'eux sorte la nuit, mais comme les grilles sont hautes, les rondes le retrouvent ou bien, le matin, il rentre très simplement pour prendre son déjeuner... Pour en revenir à madame Berken, la folie de l'éternuement n'est entrée en jeu que depuis six ans ; elle me donne de l'inquiétude, car je n'en saisis pas encore le sens. Je voudrais surtout qu'il ne lui arrive pas d'accident, parce qu'elle s'est mis dans la tête de faire de moi son légataire, et je ne suis pas sûr que son mari n'en ait pas fait autant de son côté...

Carline commençait à devenir fou et ne s'inquiétait même plus de son train : ce fut le docteur qui tira sa montre et qui s'écria :

— Vous n'avez que juste le temps... Je veux que vous ne le ratiez pas surtout... Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à la grille ?...

— Non, merci docteur, répondit Carline, qui était déjà à la porte... Je connais le chemin...

— Le parc est d'ailleurs éclairé...

— Si vous le permettez, je vous téléphonerai...

— C'est cela, téléphonez-moi... et surtout, n'éternuez pas...

Carline éternua précisément à ce moment ; mais il fermait déjà la porte et traversait le vestibule. Dehors, il s'arrêta une seconde pour s'orienter, car dans la nuit tombante, le parc changeait d'aspect ; une ampoule tous les dix mètres jalonnait les deux allées qui menaient à la grille.

— Je pourrai toujours faire un cent mètres allongé, murmura Carline.

Il passait devant la grande fenêtre du bureau du docteur et machinalement il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Ce qu'il vit l'arrêta d'abord, puis lui fit prendre le pas de course vers la grille ; il avait simplement vu le docteur qui prenait dans un tiroir un revolver et qui le glissait dans sa poche.

Carline n'était pourtant pas sujet à la peur ; s'il ne portait jamais d'arme sur lui, il avait assez confiance dans ses muscles pour se défendre contre une attaque ; il avait suffisamment pratiqué les sports spéciaux pour briser un tibia d'un coup de pied bas ou pour casser un bras dans une prise de jiu-jitsu... Mais le docteur, l'étrange docteur Reipot, le dépassait de toute la tête, semblait taillé en force, et ce revolver glissé dans la poche permettait toutes les inquiétudes irraisonnées... Il y avait aussi cette atmosphère, sinon dramatique, du moins hallucinante, en dépit de l'aspect net

de la propriété, de l'allure confortable des deux villas et des trois pavillons, dont presque toutes les fenêtres sans grille étaient éclairées...

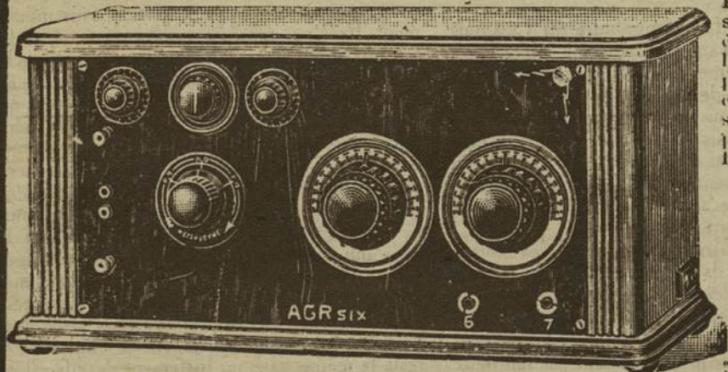
Carline voulait d'abord mettre le plus d'espace entre lui et ces fous ; il réfléchit ensuite... Il ne pensait plus qu'à une chose, en courant : la mort brusque de Bruillard et celle de Laffillat lui trottaient dans le crâne et, sans effort, il arrivait à penser qu'elles n'étaient pas naturelles... Il ne précisait rien toutefois...

Il étouffait dans ce parc immense ; il craignait de rencontrer des difficultés pour sortir et il serra les poings ; il était capable d'assommer l'énorme gardien et de passer sur son corps pour se retrouver dans l'avenue de l'Ardeche. Par prudence, il ralentit le pas en arrivant à la conciergerie et il affecta une allure calme bien que dans sa poitrine son cœur fit des sauts de carpe...

Pourquoi le docteur Reipot, enfermé dans sa propriété ceinturée de grilles, avait-il glissé un revolver dans sa poche ? Bruillard était mort d'apoplexie et non d'une balle sur le quai de la gare...

Le concierge, qui dinait, l'avait entendu ventr

500 postes de T.S.F. AGR six réservés à des conditions exceptionnelles aux lecteurs de DÉTECTIVE



Poste AGRsix-LUXE type 1930 à 6 lampes — Prix du poste nu : 700 fr.

DESCRIPTION TECHNIQUE : Poste super-modulateur à 6 lampes : 1 higrille, 3 M. F., 2 B. F. à grande amplification. Accord rapide par condensateurs de précision. Bloc hétérodyne couvrant 490 à 2.000 mètres, permettant un accord sur toutes ondes, 2 rhéostats. Coffret chéniererie grand luxe acajou massif. Dimension : 500x400x200 mm.

Le nouveau poste AGRsix L-30, pourvu des derniers perfectionnements, réalise le meilleur montage « changeur de fréquences », réunissant : pureté, sélectivité, sensibilité, puissance. L'AGRsix permet sans aucune installation, sans aucun brouillage, la réception pure et puissante de toutes les stations d'Europe. Avec l'AGRsix vous recevrez chaque jour à votre choix : Londres, Vienne, Paris, Berlin, Milan, Budapest, Stuttgart, Lyon, Toulouse, Hilversum, Varsovie, Langenberg, etc... sans jamais être gêné par un poste indésirable, car la syntonie de l'AGRsix est absolue, c'est un des rares récepteurs qui permettent la discrimination complète à Paris de Daventry et Radio-Paris, Langenberg et P. T. T. Le réglage de l'AGRsix se réduit à la manœuvre de deux cadrans gradués. Chaque poste est livré avec un étalonnage particulier effectué au laboratoire et évitant toute recherche ou tâtonnement.

AMATEURS DE T.S.F.

avec l'AGRsix vous serez enfin satisfaits

Profitez de nos prix spéciaux valables jusqu'au 30 janvier

Auditions tous les jours et dimanche de 10 h. à 19 h. 30

NOS RÉFÉRENCES (suite)

« J'ai toute satisfaction du poste AGRsix que vous m'avez fourni. Avec lui, j'ai de meilleurs résultats sur cadre qu'un de mes amis possesseur d'un Super-X, de chez Radio-Y, à 6 lampes qui coûte deux fois plus cher. Ici, dans le Pas-de-Calais, j'entends Radio-Toulouse au moins aussi bien que Radio-Paris, j'obtiens constamment Milan, Barcelone, etc... »

J. K. B. Rang du Fliers (P.-de-Calais), 10-6-29.

« J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis très content du poste AGRsix que vous m'avez fourni. Il est admirable de pureté et de clarté. »

F. P., professeur à Auvers (Belgique), 1-7-29

1.250 fr. le poste complet

1 poste AGRsix Luxe 30
1 cadre Po-Go
1 diffuseur AGR tone
6 lampes sélectionnées
1 pile 80 v.
1 accu 4 v.
1 notice

**Vente à crédit :
100 fr. par mois**

BON DE COMMANDE A CRÉDIT

Nom et prénom

Adresse

commande à l'Appareillage Général Radio-Électrique 1 poste AGRsix complet comme ci-dessus et garanti 1 an au prix de fr. 1.500 payable fr. 200 à la commande (ci-joint un mandat), le solde en 13 mensualités de fr. 100.

SIGNATURE

Appareillage Général Radio-Électrique

34. Av de Clichy
PARIS-18^e

et était sur le pas de la porte ; il porta la main à sa calotte.
 — Vous nous quittez, monsieur le journaliste ? dit-il.

— Je vais rater mon train, répondit Carline.
 — En courant, vous l'aurez.

L'homme s'empressa, roula jusqu'à la grille et ouvrit la porte.
 — Bonne nuit, monsieur, dit-il.

Le journaliste ne lui répondit pas. Il n'avait plus que le souci d'attraper son train et il courait à toutes jambes le long de l'avenue.

Au moment où il dépassait l'extrémité de l'Asile des Quatre-Vents, il faillit renverser un homme, qui s'accrocha à lui pour ne pas tomber. La lumière d'un bec électrique filtrait à travers les feuilles des arbres, et Carline reconnut immédiatement M. Berken. Celui-ci le reconnut aussi.

— Oh ! Monsieur Carline ! s'écria-t-il en se redressant, que je suis heureux de vous rencontrer. Vous venez de l'Asile ?
 — M. Berken disait bien qu'il était heureux, mais le ton de ses paroles ne renfermait pas un atome de joie ; dans l'ombre des arbres, il paraissait plus misérable, plus frêle encore qu'en plein jour ; c'était un insecte, que Carline aurait aussi bien pu écraser en courant, sans s'en apercevoir.

— Oui, monsieur Berken, répondit le journaliste en essayant de se dégaier ; je viens de l'Asile, mais je suis pressé, car je dois prendre le train de huit heures trente.

— Vous l'avez manqué, répondit l'autre sans lui lâcher le bras.
 — Vous en êtes sûr ?

Pour toute réponse, M. Berken étendit la main vers la ville ; Carline entendit le sifflet d'une locomotive.

— C'est mon train ? demanda-t-il.
 — Il entre en gare et ne s'arrête que deux minutes.

Carline n'essaya plus de s'échapper... Son cerveau, qui s'était arrêté de fonctionner depuis que le docteur Reipot avait pris son revolver dans le tiroir, recommençait à enchaîner des idées.

La première qui s'imposa fut que le docteur avait voulu lui faire manquer son train et, dans ce but, avait tiré ses confidences en longueur.

La seconde, qu'il avait manqué à sa parole puisqu'il ne prendrait pas le train de huit heures trente. Il ne s'embarassa pas la conscience ; il assimila la manœuvre du docteur Reipot à un cas de force majeure. Restait la question de la copie à faire parvenir au journal.

— A quelle heure le prochain train pour Paris, monsieur Berken ?
 — A onze heures quinze.

Alors, inutile de téléphoner. Il arriverait au journal vers une heure du matin ; Querlet ne lui ménagerait pas les reproches ; les reproches étaient secondaires ; l'essentiel était que les photos essent été expédiées suffisamment tôt ; pour la copie, à une heure, ce serait largement suffisant.

— Vous venez de l'Asile ? reprit M. Berken. Vous avez vu ma femme ?

Il élevait vers Carline son visage misérable et jaunâtre et il y avait de la prière et de l'angoisse dans ses yeux.

— J'ai vu madame Berken, répondit Carline...
 — En présence du docteur ?
 — Oui.

— Et elle vous a paru normale ?
 La question était si formidable, que le journaliste, qui avait fait quelques pas, s'arrêta.

— Monsieur Berken, dit-il nettement, je ne sais si vous vous payez ma tête, mais je vous assure que je commence à en avoir assez de toutes ces histoires.

— Quelles histoires ? demanda M. Berken. Pour moi, ce ne sont pas des histoires, mais bien une histoire douloureuse.

— Vous venez me demander si madame Berken me paraît normale, alors que c'est vous-même qui êtes allé chercher le docteur Reipot pour la faire interner...
 — Non, pas interner, interrompit M. Berken d'une voix humble... Elle est simplement en traitement ; elle se fait soigner volontairement, et s'il lui plaisait demain de sortir de l'Asile des Quatre-Vents, personne ne s'y opposerait... Mais elle ne tient pas à abandonner son Reipot.

— Et cet homme de quarante-cinq ans lâcha enfin le bras de Carline, pour enfourer son visage dans ses mains et sangloter.

Il était si mesquinement ridicule, que Carline en eut pitié et ne chercha pas à profiter de l'occasion pour s'évader ; aussi bien avait-il trois heures devant lui. A son tour, il le prit par le bras et lui demanda :

— Que voulez-vous dire, monsieur Berken ? Croyez-vous que madame Berken subisse une pression morale quelconque de la part du docteur ?
 — Vous pouvez dire qu'elle est complètement dans sa main, monsieur Carline... Elle ne peut ni ne veut lui échapper.

— Dans ce cas, il me semble que vous pourriez la garder chez vous...
 — Mais elle est folle, monsieur, complètement folle, doublement folle ; tout le monde le sait. Alors, il faut bien que je la fasse soigner ; et elle ne veut de soins que du docteur Reipot ; et le docteur exige des séjours fréquents dans son Asile des Quatre-Vents... Comprenez bien, monsieur Carline : là, il la tient à sa merci... Il ne cherche pas à la guérir ; il entretient sa folie... Quand elle est normale, c'est lui qui lui dit : « Le souterrain... Les canoques... » Je vous parle ainsi et je vous confie tout cela, parce que vous l'avez connue autrefois et que je m'accroche à n'importe quoi et à n'importe qui pour essayer de la sauver.

— Il parlait en hoquetant, et, quand ils passaient devant une lumière, Carline apercevait les larmes qui coulaient à couler sur ses joues fanées. Tout en l'écoutant, il se rappelait la scène de folie, provoquée effectivement par le docteur... Il avait alors cru que celui-ci aiguillait sa malade vers la folie imaginative, qu'il connaissait bien, pour l'arracher à la folie de l'éternement, qu'il ignorait.

— Je ne sais pas ce qu'il vous a raconté, poursuivit M. Berken. Peut-être vous a-t-il dit que j'étais fou...
 Carline se garda d'approuver.

— Il a dû vous le dire certainement, puisqu'il commence à en répandre le bruit dans la ville... Ça lui a trop bien réussi avec ma pauvre femme... Mais moi j'ai la tête solide, bien que je ne sois pas très fort. Que je vive, bon Dieu, que je tienne seulement ! C'est tout ce que je demande... Je finirai bien par la lui arracher...

Au lieu de se diriger vers le passage à niveau de la gare et la rue d'Albiféra, qui menaient directement vers le grand pont, M. Berken entraîna Carline sous les grandes allées de tilleuls qui ceinturaient le centre de la ville ; c'était le désert et l'obscurité presque totale. Carline se laissait faire ; il était de nouveau intéressé par cette affaire ; de temps en temps seulement, lorsqu'il entendait un pas, il scrutait l'ombre entre les troncs d'arbres ; la vision du revolver du docteur Reipot revenait lancinante.

M. Berken fit cinquante pas en silence, puis il s'arrêta devant une lumière et, le visage pleinement éclairé, il demanda :

— Je voudrais seulement savoir ce qui le guide. Est-ce l'intérêt ? Est-ce un sadisme de fou ?
 — Si ce que vous m'avez dit est exact, je pense

puvoir vous éclairer, répondit Carline ; il ne m'a pas demandé le secret et la chose vous sera peut-être profitable. Au moment où je le quittais, il m'a déclaré que madame Berken faisait de lui son légataire...

— Comment ? Comment ? Il vous a dit ça ? Mais pourquoi ? Ma femme et moi, nous avons revu nos deux testaments, il n'y a pas huit jours, et nous les avons déposés de nouveau lundi dernier chez notre notaire. Nous nous léguons tout l'un à l'autre.

Carline éleva les mains en signe d'ignorance.
 — Je vous répète ce qu'il m'a dit, reprit-il ; et il a même ajouté qu'il pensait que vous en aviez fait autant en sa faveur de votre côté...

— Pourquoi a-t-il dit cela, puisque c'est faux, c'est archifaux, je puis vous l'affirmer !... Pour ma femme, je ne sais plus, bien qu'il ne l'ait pas revue depuis deux semaines, si ce n'est cet après-midi... Il n'a pas eu le temps matériel de préparer cela... Enfin, je verrai... Mais pour moi, je suis sûr... Je préférerais flanquer à la Seine tout ce que je possède... C'est assez qu'il me doive huit cent mille francs, qu'il m'a empruntés pour la construction des trois pavillons et l'aménagement du parc... L'emprunt est garanti par une solide hypothèque... Il crachera mon argent à la date fixée... Mais pourquoi raconte-t-il ces mensonges ?

Pendant que M. Berken parlait, l'esprit vif du journaliste démêlait rapidement les mobiles d'une telle attitude, si ce que disait le pauvre homme était exact.

Le docteur Reipot préparait l'opinion à le considérer comme le légataire normal de M. et de Mme Berken ; quant au moyen qu'il emploierait pour s'assurer leurs fortunes, c'était une autre affaire.

CHAPITRE IV

L'homme misérable

Les déductions de M. Berken devaient suivre le même chemin que celles de Carline, car il s'exclama soudain :

— C'est clair !... Je comprends maintenant le pourquoi de son attitude et de ses manœuvres... C'est du cristal de roche et c'est étonnant... Je ne sais pas, je vous le répète, monsieur Carline, ce que cet individu a pu vous dire, mais moi, je vais vous exposer ses travaux d'approche... Vous jugerez, monsieur Carline ; car je tiens à ce que quelqu'un d'étranger au pays, quelqu'un qui quittera Vernon ce soir même, connaisse tout... S'il m'arrivait un malheur, même si ma mort paraissait naturelle, vous pourriez faire état de mes paroles...

— Monsieur Berken, interrompit Carline, j'ai déjà subi les confidences du docteur Reipot ; je n'étais pas venu à Vernon pour cela ; je reprendrai le train ce soir, et je vous donne ma parole que j'oublierai cette histoire de fois...

M. Berken, en un geste désespéré, voulut s'attraper la tête à deux mains ; il fit rouler son chapeau par terre et il courut dans l'obscurité ; lorsqu'il revint vers Carline, ce n'était plus le même homme.

— Vous ne pouvez pas ne pas m'écouter, monsieur Carline ; je ne vous le demande pas pour moi, mais pour ma femme, et aussi pour vous... Ce que je viens d'entrevoir est tellement épouvantable que vous ne pouvez pas vous en aller sans m'écouter, si vous avez pour deux sous d'humanité... Je vous l'ai dit : il ne s'agit pas de moi... Moi, je suis tout... C'est écrit sur mon visage... Croyez-vous que j'irai loin avec cette tête-là ?

Il avait de nouveau entraîné sous un bec électrique et ne le lâchait pas.
 — Voyez ma tête... Vous voyez bien que je ne vous mens pas... Mais je ne veux pas partir avec l'idée que ma femme est entre ses mains sans défense, sans ami.

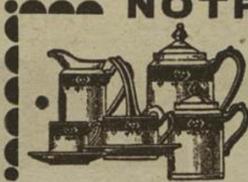
En dépit de son émotion, Carline résistait encore.
 — Vous pourrez m'écrire, dit-il, tout ce que vous avez à me dire... Il me faut aller dîner avant de prendre mon train.

— Je vous en supplie, venez jusque chez moi ; je vous accompagnerai à la gare, après vous avoir donné à manger, vous avoir servi de mes propres mains... Je ne peux plus vous écrire cela, ou j'écrirai devant vous, parce que si vous me quittez maintenant, je ne sais même pas si j'aurai le temps de vous écrire...
 — Vous vous sentez si mal ?
 — Ce n'est pas cela. Je suis très bas en effet, mais j'ai de quoi me remonter un peu... C'est lui que je craignais... Votre visite a pu l'inquiéter... Songez que jusqu'ici il n'a eu affaire qu'aux gens de Vernon... Il les a mis de son côté ; il les a préparés à tout... Vous, vous échappez à son contrôle... Vous connaissez ma femme depuis longtemps... Alors il se peut qu'il n'attende pas davantage... Il peut venir me tuer...
 — Oh ! Oh ! fit Carline d'un ton incrédule. Il pensait pourtant au revolver du docteur Reipot.

— On ne tue pas un homme comme on gobe un œuf, même à Vernon, et l'on court des risques...
 — Quels risques court-il ? Supposez qu'il m'envoie une balle dans la tête ? Suicide d'un fou ou cas de légitime défense contre un fou... Il m'a condamné... J'en suis sûr depuis que vous m'avez raconté cette histoire d'héritage...
 Il crut entendre du bruit derrière eux ; il se rapprocha de Carline ; il tremblait...
 — Il est peut-être trop tard, souffla-t-il... Il est là...
 — Je n'ai rien entendu, répondit Carline.
 Le journaliste n'était pas homme à demeurer dans l'indécision ; il abandonna M. Berken et courut derrière la rangée d'arbres ; il en remonta une dizaine et revint.

— Il n'y a personne, dit-il.
 (A suivre.)

NOTRE CONCOURS
 Il ne tient qu'à vous d'obtenir ce Joli SERVICE à CAFÉ
15 pièces, en Limoges décoré Afin de faire apprécier
 l'excellence de notre fabrication, nous distribuons gratis,
 sans aucun frais, de nombreux Services, parmi les bonnes
 réponses à notre question. Il suffit de compléter ce proverbe :
R - e - n - e - s - s - e - r - d - e - c - u - i - r
I - l - t - p - r - t - - à - p - n - t
 Le nombre des Cadeaux n'est pas limité. Chacun peut donc obtenir
 ce Joli Service. Ecrivez en joignant enveloppe à votre adresse
 au CONCOURS de la MANUFACTURE, Serv. 122, r. Mablebranche, Paris



CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
 TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 6.505 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats, inspection primaire.

Broch. 6.512 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 6.514 : Carrières administratives.

Broch. 6.524 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 6.528 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 6.536 : Agriculture métropolitaine et agriculture coloniale.

Broch. 6.543 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, comptentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 6.550 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto.

Broch. 6.559 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 6.563 : Marine marchande.

Broch. 6.564 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 6.570 : Arts du Dessin (caricature, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, peinture, pastel, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 6.571 : Les métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse-retoucheuse, représentante, modiste, coupeur, coupeuse, modiste ; professorats libres et officiels).

Broch. 6.584 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. 6.585 : Carrières du Tourisme.
 Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

OCCULTISME

“LE CHARIOT”
 REVUE DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE
 En vente partout — 62, Boulevard Voltaire, Paris
L'Almanach du Chariot 1930
 est paru — TROIS FRANCS — (4000 lignes)

MAIGRIR

entièrement pour être mince et distinguée, ou, à volonté, de l'endroit voulu. Sans rien avaler et facile à suivre. RAFFERMIS LES CHAIRS
LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI
 Premiers effets dès 1^{er} semaine et durable. Ecrire de notre part à
 H. M. STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X
 qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

M^{me} PREVOST Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r. N.D. de Nazareth, Pl. Républ. tél. cour. à dr. 3^e ét. Pas les m. m.

M^{me} ROSE Cartomancienne Voyante, 324, rue St-Martin près G. Boul. et Pto St-Martin et Reg. T. L. J. et p. corr. Date de naiss. 20 fr. Env. affr. Se rend à Domicile pour Soirées Mondaines

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour **Thérèse Girard**, 78, av. des Ternes, **VOYANTE** de la cour, 3^e ét. Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

M^{me} SÉVILLE VOYANTE REUSSITE EN TOUT. 100, rue St-Lazare, PARIS (9^e). — Cartomanie, graphologie, médium, reçoit l. l. j., de 10 h. à 19 h., jeudis exceptés. — Par correspondance : 15 fr.

LA CÉLÈBRE VOYANTE M^{me} DANIEL
 Cartomanie, Astrologie, T. L. J. Par corr. 15 fr. 50 mandat
 13 Rue Sautter-Leroy, PARIS (17^e) rez-de-chaussée

Détatouage universel
 sans piqure, sans acide. Diplôme 1928. Disparition 8 jours.
 Méthode, produits pour opérer soi-même. Renseign. T. p. r.
 Prof. DIOU, 29 bis, Av. de Bobigny, Noisy-le-Sec (Seine).

GRATUITEMENT

20 Succès du catalogue

Edison Bell
 les disques à aiguille
 les meilleurs du monde

OFFERTS
 aux souscripteurs d'un de
NOS PHONOS
 payables à partir de **25 fr**
 12 versements de
 ou au comptant
 au prix exceptionnel
 de 250 Frs



MODÈLE DE NOTRE RICHE MALLETTE 32x28x13
 gaine fine, moteur puissant, diaphragme sonore
 plateau suédois, garnitures nickelées
 (Nombreux autres modèles)

CETTE SOUSCRIPTION
 est réservée aux 200 premiers lecteurs
 qui enverront une enveloppe portant leur adresse au

COMPTOIR DES FABRICANTS
 SERVICE N° 66
 212, Rue Saint-Jacques, PARIS (V^e)
 pour recevoir catalogues illustrés des phonos et des

DISQUES EDISON BELL
OFFERTS GRATUITEMENT

Pour changer vos papiers peints :

LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT
18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
 Téléph. Litté 52-42 et 56-51

dernières nouveautés modèles exclusifs bon marché absolu
 Sur simple demande: Album franco

MARIAGES honorables riches et p. l. situations
 M^{me} TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux)

200 fr. par sem. sans quitter empl. prov. seul. pers. 2 sexes
 trav. facile l'année. Timb. pr réponse Cavor. 45 r. Lepic, Paris

SOMMER, DÉTECTIVE

Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches 40 fr.
 Toutes missions. Paiement après.
 Ouvert de 8 h. à 20 heures. Téléphone: Louvre 71-87
5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

RIEN QUE LA VÉRITÉ



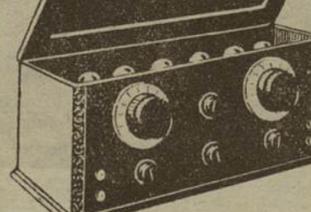
ASHELBE INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY
 34 Rue la Bruyère PARIS - TRUDAINÉ 133 97

2000 GRATUITEMENT 2000

POSTES DE T. S. F. SONT DONNÉS PHONOGRAPHERS
 aux choix à toute personne qui, dans la huitaine répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.

AUBERGE
 0
 20
 100
 0

RÉPONSE :
 Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à
FABRIQUE de PHONOS et T. S. F. (Service DE), 38, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine)




Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3^e Année - N° 64

1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

16 Janvier 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Faites vos jeux...



Rien ne va plus !

(Pages 4 et 5, le dramatique reportage de Claude VALMONT sur Monte-Carlo.)